

128. 2. 46.

TRINGOLINI,

OU

LE DOUBLE ENLÈVEMENT,

MELODRAME-COMIQUE

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

PAR M. SAINT-HILAIRE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE
DU PANORAMA DRAMATIQUE, LE 18 JANVIER 1823.



PARIS,

CHEZ POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
Rue du Temple, vis-à-vis celle Chapon.

1823.

131915-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

YBAGNÈS , riche négociant.....	M. HÉRAULT
EMMA , sa nièce.....	M^{lle}. FLORVILLE.
ZERLINE , suivante d'Emma.....	M^{lle}. CHÉZA.
PROSPERO , valet de Ferdinand.....	M. VAUTRIN.
TRINGOLINI , père.....	M. PRADIER.
TRINGOLINI , fils, futur d'Emma.....	M. BERTIN.
FERDINAND , amant d'Emma.....	M. DUBIEZ.
L'ALCADE DE SAINTE-MARIE	M. BOUFFÉ.
HÉLÉNA , gouvernante d'Emma.....	M^{lle}. HUGO.
CALIBAN , vieux domestique de Tringolini fils.....	M. POUSSEUR.
UN AUBERGISTE , parlant.....	M. TRÉODORE.
UN CHEF D'ALGUASILS , parlant.....	M. ST.-CHARLES.
LE GREFFIER	M. JULES.
Villageois.	
Alguasils.	
Une Nourrice.	

La scène est à Sainte-Marie, village des environs de Madrid.

NOTA. Cette pièce peut être jouée sans musique.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

TRINGOLINI,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour ; une allée de peupliers vient aboutir du fond au deuxième plan (droite de l'acteur) à une grille donnant entrée dans l'habitation d'Ybagnès. Entre les peupliers on aperçoit un pont jeté sur des ravins ; au fond la campagne, à gauche de l'acteur, au troisième plan, une hôtellerie de chétive apparence ; près de la grille, extérieurement, un petit bosquet de lilas et d'orangers.

SCENE PREMIÈRE.

EMMA, HELENA, ZERLINE.

Au lever du rideau, elles sont toutes trois assises sous le bosquet, et occupées à travailler ; Emma brode, Hélène file, et Zerline fait du filet.

HÉLÉNA.

Eh ! bien, toujours le nez en l'air, les yeux je ne sais où... aussi, comment va l'ouvrage ? là, deux fleurs oubliées... et vous, des mailles doubles... ah ! mon dieu, mon dieu, c'est pitié !... que regardez-vous encore par là ?

EMMA.

Je... je regarde si mon oncle ne revient pas.

HÉLÉNA.

Vraiment ? n'est-ce pas plutôt votre inconnu de Madrid, que vous guettez ?

EMMA.

Quel inconnu, ma bonne ?

HÉLÉNA.

Jouez donc la surprise, heim! vous en feriez de belles, avec votre air n'y touche, si l'on ne veillait soigneusement sur vous. Croyez-vous que je sois aveugle, ou sourde? que je n'aie pas observé le galant qui, cet hiver, vous suivait partout et nous régalaît chaque soir de ses ennuyeuses sérénades?

EMMA.

Est-ce ma faute, si ce jeune homme m'a remarquée? je ne pense pas, quant à moi, avoir rien fait qui soit à blâmer.

HÉLÉNA.

Non, grâce à ma surveillance; mais Dieu sait ce qui serait arrivé, sans la précaution que j'ai eue de couper court aux œillades, aux romances et aux rendez-vous, en engageant le seigneur Ybagnès à quitter sur-le-champ la capitale pour vous conduire dans cette retraite.

ZERLINE.

Ainsi, c'est donc à vous, dame Héléna, que nous sommes redevables d'habiter cette insipide campagne?

HÉLÉNA.

Oui; mais, taisez-vous, je ne vous parle pas.

ZERLINE.

A la bonne heure; mais je prétends vous parler, moi. Aussi bien, il y a long-temps que je voulais vous dire, en présence de ma maîtresse, tout ce que j'ai sur le cœur.

HÉLÉNA.

Qu'entends-je! vous le prenez sur un ton...

ZERLINE.

Qui me convient aussi bien que celui que vous prenez avec moi.

HÉLÉNA.

Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle?

ZERLINE.

Cela signifie, madame, que nous sommes toutes deux au service (du seigneur Ybagnès; vous, pour espionner, moi, pour servir; que vous êtes (duègne et que je suis suivante; que de suivante à duègne il n'y a que la main; et que je ne souffrirai pas davantage que la duègne prenne avec la suivante, des airs d'autorité qui ne lui conviennent en aucune façon.

HÉLÉNA, *se levant vivement et quittant la quenouille.*

Mademoiselle!..

ZERLINE, *se levant aussi et laissant son filet.*

Eh! là, là, madame, ne vous échauffez pas tant, votre colère ne m'effraie point, je vous en avertis.

EMMA.

Zerline , je t'en prie...

ZERLINE.

Il faudrait avoir bien de la vertu , pour souffrir de sang-froid les persécutions que l'on fait endurer à une jeune fille innocente et timide , pour lui faire épouser , qui ? un homme qu'elle n'a jamais vu , que le seigneur Ybagnès ne connaît pas lui-même , qui...

HELENA.

On aura bientôt fait sa connaissance , il va arriver.

ZERLINE.

Un homme échappé , tout frais moulu , de je ne sais quel collège , à qui la lecture des romans a , dit-on , tourné la tête ; qui est à la fois , sot , laid , méchant et avare ; un homme enfin le plus ridicule de tous les hommes.

HELENA.

Qui vous a conté tout cela , mademoiselle ?

ZERLINE.

Des gens en qui on peut avoir plus de confiance qu'en vous , madame.

HELENA.

Je vous en prie , signora , n'écoutez pas cette perfide conseillère ; songez à la peine que vous causeriez au seigneur Ybagnès , si vous le forciez à manquer à sa promesse.

EMMA.

Je ne voudrais pas l'affliger.

ZERLINE.

Songez à la douleur que vous causeriez au seigneur Ferdinand , si vous le forciez à vous accuser de manquer de foi.

EMMA.

Je serais fâchée qu'il pût me faire un semblable reproche.

HELENA.

Votre Ferdinand est un petit freluquet qui s'est joué de vous , un aventurier qui voulait abuser de votre inexpérience ; car enfin , s'il n'avait eu que des vues légitimes , il se serait présenté depuis long-temps.

ZERLINE.

Qui vous dit qu'il ne se présentera pas.

HELENA.

Allons , allons , votre inconnu n'est qu'un intrigant que vous ne reverrez jamais.

ZERLINE.

Notre inconnu est un très-galant homme que nous reverrons peut-être aujourd'hui même.

Tringolini parait sur le pont avec Caliban.

HELENA.

Ah ! voilà qui est un peu fort... le seigneur Ybagnès saura de vos nouvelles, honnête suivante... ah ! mon dieu, que vois-je là-bas ? des hommes !... eh ! vite, signora, eh vite, rentrons.

Elle prend son ouvrage et Emma en fait autant.

EMMA.

Mais, ma bonne... *(Elle regarde du côté de Tringolini.)*

HELENA, *la prenant par la main.*

Ne m'avez-vous pas entendue ?... Rentrons.

ZERLINE.

Je parie que vous avez peur que ce ne soit déjà l'inconnu de Madrid ?

HELENA.

C'est bon, c'est bon !... baissez les yeux, signora, baissez les yeux, et marchez devant moi. Quant à vous, je ne vous empêche pas de rester ; mais je vais tout fermer ; vous rentrerez après cela comme vous pourrez, et votre maître saura...

ZERLINE.

Rien, car je vous suis.

Elles rentrent toutes après quelques façons de la part d'Emma et de Zerline, qui se retournent toujours vers Tringolini.

SCENE II.

TRINGOLINI, CALIBAN.

TRINGOLINI, *accourant.*

Il est déguisé en berger ; à sa ceinture sont suspendus des pistolets et un poignard ; il porte une mandoline d'une main et une houlette de l'autre.

Caliban !

CALIBAN, *courant après lui.*

Seigneur ?

TRINGOLINI.

Caliban !

CALIBAN.

Seigneur ?

TRINGOLINI, *essoufflé en arrivant.*

Ah ! mon ami !..

CALIBAN.

Quoi donc , seigneur ?

TRINGOLINI.

C'était elle !

CALIBAN.

Vous croyez ?

TRINGOLINI.

C'était elle, te dis-je ; quand mes yeux ne m'en auraient instruit, les palpitations redoublées de ce cœur effervescent, m'en auraient infailliblement convaincu. C'était elle !.. dis-moi, as-tu fait attention au délicieux mélange de plaisir et d'embarras qui animait ses regards, lorsque le hasard ou une amoureuse curiosité lui ont fait tourner la tête vers moi ?

CALIBAN.

Non , seigneur.

TRINGOLINI.

Ah ! ça , mais tu ne remarques donc rien, toi ? aucun objet ne se réfléchit dans le miroir de ton âme ?.. ô mortel cent fois heureux ! la plus petite passion ne fait jamais vibrer douloureusement les cordes sensibles de ton individu ; en un mot , tu n'aimes pas et tu n'as probablement jamais aimé, car le feu d'amour n'aurait pu s'allumer dans les glaciers de ta raison.

CALIBAN.

Je vous demande bien pardon , seigneur , j'ai aimé tout comme un autre dans mon temps ; mais l'amour que j'ai eu ne m'a jamais fait perdre...

TRINGOLINI.

Heim ?

CALIBAN.

C'est à dire que j'ai toujours conservé...

TRINGOLINI.

Caliban !..

CALIBAN.

Ne vous fâchez pas , seigneur ; mais , tenez , il faut enfin m'expliquer franchement. Tous ces contes bleus , ces beaux romans dont vous vous êtes rempli la tête , vous ont tellement bouleversé l'esprit , que , sans le respect tout particulier que , par état je suis obligé d'avoir pour vous , je serais tenté quelquefois de vous croire un peu...

TRINGOLINI.

Un peu quoi ?

CALIBAN.

Un peu . . . demandez à tous ceux qui vous connaissent. Au fait, vous parlez comme personne ne parle.

TRINGOLINI.

C'est mon intention.

CALIBAN.

Vous agissez comme personne n'agit.

TRINGOLINI.

C'est encore mon intention.

CALIBAN.

Vous . . .

TRINGOLINI.

C'est toujours mon intention.

CALIBAN.

A quel propos vous affubler , ainsi que vous le faites , de vêtements grossiers , vous cacher dans les bois , coucher sur les rochers , chanter des romances en plein air , de manière à attraper vingt extinctions de voix ; rouler vos prunelles comme un possédé du diable ; et tout cela pour séduire une jeune fille qui ne peut vous échapper , puisque son oncle et votre père sont liés par un engagement sacré , et que vous n'avez qu'à vous présenter , votre acte authentique à la main , pour obtenir le cœur et la foi de votre Dulcinée ?

TRINGOLINI.

C'est pardieu bien ça ! nous y voilà . . . butor , tu ne peux donc pas te faire une idée approximative du bonheur ineffable dont je m'enivrerais si , sous le costume extrêmement modeste d'un pâle des montagnes , je parvenais à intéresser la charmante créature dont la sympathie , la fortune , le ciel et un acte sous seing-privé , m'ont assuré la possession ?

CALIBAN.

Ah ! seigneur Tringolini , que les amoureux . . .

TRINGOLINI.

Plaît-il ?

CALIBAN.

Sont éloquens . . . Oui , mon cher maître ; et puisque cela vous est agréable , je me décide même à admirer la délicatesse de vos sentimens ; mais , de bonne foi , celle de ma constitution souffre des jeûnes nom-

breux que votre passion nous impose, et je sens qu'un bon repas.....

TRINGOLINI.

Quoi! tu songes à mang... quand l'agitation la plus cruelle quand le délire le plus ardent, quand... (*Il s'élançe vers la grille et semble chercher Emma; Caliban le retient. A ce moment Ferdinand et Prospero paraissent à l'extrémité de l'allée, à gauche de l'acteur*). C'en est fait, demain je consomme le sacrifice, oui, demain je l'épouse et je suis tes conseils.

SCÈNE III.

Les Précédens, FERDINAND, PROSPERO, dans le fond,
PROSPERO, bas à son maître.

Voilà bien la maison indiquée..... Mais que disait ce singulier personnage! serait-ce par hasard notre rival?

FERDINAND.

Ecoutons.

TRINGOLINI.

Allons, Caliban, viens; le sort en est jeté, je me décide.

CALIBAN.

A quoi?

TRINGOLINI.

A dîner, d'abord.

CALIBAN.

Dieu soit loué!

TRINGOLINI.

Ah! dis-moi.... pendant ma légère collation, tu sortiras de ma valise le précieux billet qui me rend possesseur de la charmante pupille d'Ybagnès; tu y joindras les lettres de cette incomparable beauté et les lettres de son oncle à mon père. Tu trouveras tout cela à droite dans mon grand porte-feuille rouge. Muni de ces garans de mon identité, je me présente demain à ce logis, dès que l'aurore ouvrira de ses doigts de rose les portes de l'Orient.

CALIBAN.

A dix ou onze heures....

TRINGOLINI.

A peu près. Une fois là, je verrai enfin couronner le plus ardent amour dont jamais mortel ait brûlé. Allons-nous mettre à table. (*Ils entrent dans l'auberge*).

SCÈNE IV.

FERDINAND, PROSPERO.

PROSPERO.

Eh ! bien , vous l'avez entendu ; douterez-vous maintenant de la sincérité de Zerline ? Vous avez ri de la ridicule histoire qu'elle a faite à propos de ce fameux billet remis au seigneur Tringolini ; et maintenant

FERDINAND.

Je cesse d'en rire. D'après le caractère bizarre de l'oncle d'Emma, je tremble qu'il ne soit homme à regarder ce premier engagement comme sacré , et à rejeter la demande que je viens lui faire Ne perdons pas courage cependant. Allons , Prospero, grâce à tes soins nous avons découvert la retraite de notre monde ; il faut à présent doubler de zèle pour éconduire le prétendant , et assurer mon bonheur.

PROSPERO.

C'est bien à quoi je pense. Je me creuse la tête , et je ne trouve rien , moi , nourri , élevé , bercé dans l'intrigue.

FERDINAND.

Comment ?

PROSPERO.

N'ai-je pas été pendant cinq ans valet-de-chambre d'un homme d'Etat.

FERDINAND.

Et pourquoi donc avoir abandonné un poste aussi lucratif , aussi honorable , pour te mettre au service d'un simple gentil-homme comme moi ?

PROSPERO.

S'il faut vous l'avouer franchement , c'est plus par nécessité que par goût , que j'ai quitté ma place , et pourtant j'avais bien toutes les qualités requises pour un pareil emploi : j'étais poli comme un garçon de bureau , juste comme des balances d'Israélite ; honnête comme un Suisse de grande maison , et franc , ah ! franc comme un journaliste ! Eh ! bien , malgré tout cela , un beau matin on m'a remercié ; mais de cette façon dont on remercie dans le grand monde : on m'a chassé. C'était juste au fond ; j'en avais fait chasser tant d'autres ! Quoi qu'il en soit , cela m'a convaincu qu'il y a peu à gagner et beaucoup à perdre dans les intrigues de haute volée , et je me suis décidé à ne plus me mêler que de petites intrigailles d'amour ; c'est moins dangereux et plus amusant. Voilà , seigneur , ce qui vous a valu les services de Prospéro.

FERDINAND.

Tâche donc de t'illustrer dès ce moment dans ta nouvelle carrière ; l'occasion est belle ; cherche, invente et décidons enfin quelque chose.

PROSPERO.

Attendez.... si.... mauvais moyen ; non.... Eh ! mais , ce que cet imbécille a dit toute à l'heure pourrait.... oui , j'y suis. Le seigneur Ybagnès ne vous a jamais vu ; profitons des renseignements que nous venons de recueillir , et présentons - nous bravement chez lui.

FERDINAND.

Comment ?

PROSPERO.

Cela me regarde. Voyons , un peu de désordre dans votre toilette ; donnez-moi ce manteau , cette épée.... Bien. (*Il fait un paquet du manteau de Ferdinand et le cache derrière le mur de clôture du jardin d'Ybagnès*). Nous retrouverons cela quand il en sera temps.

FERDINAND.

Quel est ton dessein ?

PROSPERO.

Vous le saurez ; sonnons toujours. (*Il sonne*).

SCÈNE V.

Les Précédens , YBAGNES, dans le fond.

YBAGNES, se croyant seul.

Aucune nouvelle , et il ne vient pas !..... Serait-il arrivé quelque malheur à ce cher Tringolini?.... pauvre jeune-homme.

PROSPERO.

Il paraît qu'ils ont l'oreille dure. (*Il sonne plus fort.*)

YBAGNES.

Eh ! mais on sonne chez moi..... voyez un peu comme j'arrive à propos.... si c'était.... Seigneur !

FERDINAND, sans se retourner.

Qu'y a-t-il pour votre service ?....

YBAGNES.

C'est moi , seigneur , qui voulais savoir ce que vous désirez.

PROSPERO, continuant à sonner.

Est-ce que , par hasard , monsieur , serait de la maison ?

YBAGNES.

Je le crois parbleu bien , j'en suis le maître.

PROSPERO.

Le maître?... Ah! mon dieu! et nous, qui, sans égard....
 Quoi! vous seriez le seigneur Ybagnès, l'homme respectable
 à qui!.....

YBAGNES.

Oui, sans doute.

PROSPERO, *bas à Ferdinand.*

Parlez donc.

FERDINAND.

Est-il possible que je voie en vous le.....

PROSPERO.

Le vieil ami de notre père ?

YBAGNES.

Assurément. (*A part.*) Plus de doute, c'est lui. (*Haut.*) Ah !
 seigneur, mon cher ami, souffrez que je vous embrasse.

FERDINAND.

De tout mon cœur.

YBAGNES.

Que je suis aise de vous voir.... Eh! Dieu me pardonne,
 c'est le vrai portrait de ce bon Tringolini.

PROSPERO.

Vous trouvez ?

YBAGNES.

Oui, ma foi.... oh! mais c'est absolument ça!

PROSPERO.

Vraiment, c'est jouer de bonheur.

YBAGNES.

Assurément; car je l'en aimerai davantage. Embrassons-nous
 encore.

PROSPERO, *bas à Ferdinand qui s'est retourné pour rire.*

Etouffez-le par excès de tendresse.... bien, c'est cela, encore-

YBAGNES *se dégageant.*

Ouf!

PROSPERO.

Dieu! quelle scène attendrissante! cela va droit à l'ame!....
 Mais dites donc au moins quelque chose à votre excellent oncle....
 Excusez-le, seigneur, c'est qu'il n'était pas encore bien préparé à
 cette touchante entrevue; il en est ému à un point.... Et, tenez,
 moi-même, je sens couler des larmes de mes yeux, je..., (*à part*),
 je meurs d'envie de rire.

YBAGNES, *avec malice.*

Le pauvre garçon a peut-être peur que je le gronde.

PROSPERO.

Pour quoi donc cela ?

YBAGNES.

Eh ! eh ! nous savons de ses nouvelles ; le papa est fort irrité contre lui.

FERDINAND.

Qu'entends-je ?

YBAGNES.

Ah ! dam , il paraît que nous avons les passions vives , que nous faisons quelque fois des escapades les mieux conditionnées.

FERDINAND.

Comment ?

YBAGNES.

Mais cela ne m'éffraie pas , mon enfant , un petit grain de folie ne va pas mal à la jeunesse.

FERDINAND.

Mais , seigneur , je vous assure

PROSPERO.

Ah ! vous avez beau vous défendre ; il paraît que le seigneur Ybagnès sait à quoi s'en tenir , et vous voilà atteint et convaincu de démençe au premier chef.

FERDINAND, *bas à Prospero.*

T'e tairas-tu ?

YBAGNES.

Aussi , j'avais bien remarqué qu'il avait quelque chose d'extraordinaire dans les yeux ; n'est-ce pas ?

FERDINAND.

Dans les yeux ?

YBAGNES.

Oui , oui ; mais c'est égal ; cela ne sera rien ; le temps vous guérira de votre romantico manie ; et , une fois marié , je suis bien sûr que vous n'aurez plus la tête aussi légère.

PROSPERO.

C'est probable ; le mariage produit presque toujours cet effet-là.

YBAGNES.

Oh ! ça , mon garçon , il s'agit maintenant de me présenter vos lettres de créance ; vous devez avoir un acte de moi.

FERDINAND, *bas à Prospero.*

Tire-toi de là.

PROSPERO *bas.*

Laissez-moi faire. (*Haut.*) Hélas , seigneur , cette nuit ; car il est bon de vous dire que nous marchions de nuit , tant il tardait à mon maître de vous embrasser

YBAGNES.

Et moi qui courais au - devant de vous d'un côté , tandis que

vous arriviez de l'autre! Tu disais donc que cette nuit . . .

PROSPERO.

Regardez-nous, seigneur., voyez, dans quel état les misérables nous ont laissés.

YBAGNÈS.

Qui donc ?

PROSPERO.

Faut-il le demander ? Si vous nous aviez prévenus qu'il y avait si mauvaise compagnie dans nos environs, nous aurions pris nos précautions en conséquence ; mais enfin, ce qui est fait est fait ; n'en parlons plus.

YBAGNÈS.

Eh ! mais, tu m'effraies . . . (à Ferdinand) Eh ! quoi, mon ami, vous aurait-on dévalisé ?

FERDINAND.

Il n'est que trop vrai.

YBAGNÈS.

J'aurais dû m'en douter ; j'avais pourtant bien prévenu l'alcade de Sainte-Marie que la troupe de Torribio était revenue dans les défilés ; il s'est moqué de moi, et . . . mais n'importe, nous réparerons vos pertes.

FERDINAND.

Il en est malheureusement qui sont irréparables ; le portrait, les lettres, votre billet . . .

YBAGNÈS.

Nous nous en passerons ; l'essentiel est que vous soyez sains et saufs ; et, dieu merci, je ne vous vois pas la moindre égratignure, ce qui me ferait penser que vous n'avez pas fait une longue résistance ?

PROSPERO.

Ah ! bien, oui, résister ; ils étaient six contre un, tous hommes de cinq pieds onze pouces, armés d'espingoles de gros calibre et jouant du poignard, ah ! . . . et puis j'ai vu que mon maître avait si peur, que ma foi, cela m'a paralysé :

FERDINAND,

Insolent !

PROSPERO.

C'est à dire, non. C'est moi qui ai eu peur le premier, c'est vrai ; mais, il faut en convenir il y avait bien de quoi.

YBAGNÈS.

Oui, sans doute . . . soyez tranquille, mon neveu, nous dresserons une plainte en bonne forme ; et, s'il plaît à Dieu, on mettra la main sur vos brigands . . . (allant à la grille.) Holà ! quelqu'un,

Hélène ! Zerline ! Emma !.. (*il sonne.*) Eh ! bien , viendront-elles , enfin ?..

PROSPERO , *bas à Ferdinand.*

Il n'y a pas grand plaisir à tromper cet homme-là ! c'est vraiment trop facile... les voilà !... aye !... je crains la reconnaissance...

SCENE VI.

Les Précédens , EMMA , ZERLINE , HELENA.

YBAGNÈS.

Viens , mon enfant , salue le seigneur Tringolini , ton futur époux.

EMMA , *à part.*

O ciel ! Ferdinand !

FERDINAND , *bas à Emma en lui baisant la main.*

De la prudence !

ZERLINE , *bas à Prospéro.*

Fripon , tu as mieux fait que je n'osais espérer.

YBAGNÈS.

Eh bien ! qu'as-tu donc , Emma ? pourquoi cet air troublé , embarrassé ?-sais-tu que tu fais là un triste accueil au fils de mon meilleur ami.

HELENA.

On devait s'y attendre , d'après les excellens conseils de certaine suivante.

YBAGNÈS.

Que voulez-vous dire ?

HELENA.

Ah ! rien , rien : je ne suis qu'une radoteuse ; je suis toujours disposée à prêter des torts imaginaires à mon prochain ; et ce matin encore , je n'ai certainement pas entendu mademoiselle Zerline engager sa maîtresse à résister à vos volontés , et à tourner en ridicule celui que vous lui destinez pour époux. Elle ne s'est pas moquée de vous , de moi , du futur , de tout ce qu'elle devait respecter , enfin ; non , non , c'est une excellente fille que je calomnie indigne-ment et en qui vous devez mettre toute votre confiance.

YBAGNÈS.

Eh ! quoi , Zerline...

ZERLINE.

Ah ! dame Hélène , comment pouvez-vous dire des choses pareilles ? moi , j'aurais cherché à détourner une jeune personne bien née de le ligne de ses devoirs ; moi , je l'aurais engagée à refuser

le mari que lui destinait son bienfaiteur ! moi , j'aurais tourné en ridicule un cavalier aussi accompli que ce jeune seigneur, un homme aussi recommandable que notre bon maître ; une duègne aussi charitable , aussi douce que vous . . . fi ! c'est bien mal de m'accuser ainsi , et je ne m'attendais pas à cela de votre part.

YBAGNÈS.

Elle a raison , c'est très-mal.

HELENA.

Mais quand je vous dis . . .

ZERLINE.

Au reste , je m'en rapporte à ma maîtresse elle-même ; est-il vrai , mademoiselle , que vous ayez à vous plaindre du choix que votre oncle a fait pour vous !

EMMA.

Non , sans doute.

ZERLINE.

Pensez-vous que vous ne puissiez jamais aimer ce jeune seigneur ? . . .

EMMA.

Au contraire.

ZERLINE.

Alors , vous consentez sans peine à l'épouser ?

EMMA.

Assurément . Et , d'ailleurs , il suffit que ce mariage soit agréable à mon oncle pour que je m'empresse d'y souscrire , et de tout mon cœur.

HELENA , à part.

Oh ! oh ! voici du nouveau.

ZERLINE.

Eh ! bien , seigneur Ybagnès ?

YBAGNÈS.

Eh ! bien , dame Héléna ?

HELENA.

Tout cela ne prouve rien , et je soutiendrai . . .

YBAGNÈS.

En voilà assez : vous en avez toujours voulu à cette pauvre Zerline , ce n'est pas la première fois que vous l'avez prouvé ; mais qu'il ne vous arrive plus de me débiter de semblables contes , car je vous prévins que ce n'est que par égard pour vos anciens services que je vous pardonne encore aujourd'hui vos impostures.

HELENA.

Mes impostures ! . . mes impostures ! voilà qui est un peu violent , par exemple ; savez-vous , seigneur . . .

YBAGNÈS.

Je ne veux rien savoir. Allez trouver de ma part l'alcade de

Sainte-Marie, et priez-le de venir chez moi le plutôt possible. Allez, et souvenez-vous que les ruses, les détours ne servent à rien avec moi, et qu'il n'est pas facile de me tromper.

PROSPERO.

C'est vrai.

FERDINAND.

C'est vrai.

EMMA.

C'est vrai.

ZERLINE.

C'est vrai.

HELENA.

C'est vrai!.. ouf! je... je sors, car je suffoque... mais je serai vengée, je serai vengée! *(Elle s'éloigne.)*

YBAGNÈS.

Allons, mes enfans, oublions le radotage de cette bonne vieille, et rentrons.

Ils font un mouvement. Ferdinand, Emma, Zerline, ont déjà passé la grille quand Tringolini parait à la porte de l'hôtellerie.

SCÈNE VII.

Les Précédens, TRINGOLINI.

TRINGOLINI, à part.

Voilà, je crois, l'honorable individu duquel dépendent mes destins!.. abordons-le afin de le pressentir sur les résultats de mon amour. *(Il s'avance.)* Seigneur?

YBAGNÈS.

Que voulez-vous?

PROSPERO, à part.

Miséricorde! c'est notre homme... qu'allons-nous devenir?

TRINGOLINI, retenant Ybagnès.

Seigneur!..

YBAGNÈS, à Tringolini.

Bonjour, j'ai affaire.

TRINGOLINI.

Et moi aussi, bon vieillard, j'ai affaire, affaire à vous; mais je ne veux pas qu'un œil curieux, qu'une oreille étrangère puissent analyser l'expression de mes traits, et recueillir les sons de ma voix dans l'entrevue solennelle que j'implore de vous.

YBAGNÈS.

Du diable si je comprends un mot à tout ce qu'il me dit.

Tringolini.

PROSPERO, *bas à Ybagnès.*

Il veut vous parler sans témoin, mais je ne vous conseille pas de rester avec lui, il a bien mauvaise mine.

YBAGNÈS, *à Prospero.*

Oui! Cependant, à la porte de ma maison, en plein jour, je n'ai rien à craindre; je suis curieux de savoir ce qu'il a à m'apprendre; il vaut autant m'en débarrasser tout de suite.

TRINGOLINI.

Eh! bien, seigneur?

YBAGNÈS.

Je suis à vous. Rentrez, vous autres, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

PROSPERO.

Ne le perdons pas de vue.

Ils rentrent tous, mais Ferdinand et Prospero reparaissent presque aussitôt, et se cachent derrière la grille.

SCENE VIII.

YBAGNÈS, TRINGOLINI.

YBAGNÈS.

Voyons, parlez, je vous écoute, et surtout soyez bref. Au fait.

TRINGOLINI.

J'y suis. Vous attendez sans doute avec une prodigieuse impatience l'heureux mortel qu'une chaîne fortunée doit lier pour jamais à l'incomparable Emma?

YBAGNÈS.

Non; je ne l'attends plus, car il vient d'arriver.

TRINGOLINI.

Qui?

YBAGNÈS.

Eh! parbleu! mon futur neveu; il est là, chez moi, avec ma nièce.

TRINGOLINI.

Quoi! le tendre Tringolini?

YBAGNÈS.

Eh! oui, vous dis-je.

TRINGOLINI.

O ciel! dois-je en croire mes... seigneur, je savais, dès ma plus tendre enfance, que les intrigans pullulent dans ce siècle de perdition; qu'il n'y a plus de mœurs, plus de probité, que les

Mots amers de la corruption inondent l'immense rivage du monde civilisé ; que...

YBAGNÈS.

Ah ! ça , où en voulez-vous venir , s'il vous plaît , avec votre air cafard et vos géramiades ?

TRINGOLINI.

Où j'en veux venir ? Je n'y vais pas par quatre chemins ; j'en veux venir à vous prouver que vous êtes le jouet d'un vil imposteur ; attendu qu'il n'y a pas sous le ciel , excepté aux grandes Indes , d'autre Tringolini que moi.

YBAGNÈS.

Vous ? *(Prospero et son maître paraissent derrière la grille)*

SCÈNE IX.

Les Précédens , PROSPERO , FERDINAND.

PROSPERO , *bas à Ferdinand.*

Nous arrivons bien.

YBAGNÈS.

Eh ! mais , vous nous la donnez belle ! .. pensez-vous me faire croire que je dois reconnaître le fils de mon ami sous ce bizarre accoutrement ?

TRINGOLINI.

Prenez-y garde , seigneur , l'habit ne fait pas...

YBAGNÈS.

Ta , ta , ta ; vous seriez bien embarrassé de prouver ce que vous avancez.

TRINGOLINI.

Embarrassé , dites-vous ? L'embarras est pour celui qui s'enfoncé dans les routes ténébreuses de l'intrigue. Vous m'avez fait injure ; mais je vous pardonne : *errare humanum est* , ce qui veut dire que tout homme erre. Quoi qu'il en soit , je vais chercher l'acte authentique , les lettres , le portrait qui peuvent seuls dissiper le nuage de défiance amassé devant vos yeux par l'imposture et la félonie. *Fiat lux* , vous allez y voir clair.

SCÈNE X

Les Précédens , excepté TRINGOLINI.

YBAGNÈS , *se croyant seul.*

En vérité , je ne sais plus où j'en suis ; ce diable d'homme a bouleversé toutes mes idées !

FERDINAND, à Prospero.

Nous voilà bien avancés.

PROSPÉRO.

Laissez-moi faire, secoudez-moi, et nous en sortirons à notre honneur.

YBAGNÈS.

Allons trouver mon neveu... Ah! parbleu, le voici fort à propos... Dites-moi donc, mon ami, savez-vous qu'on prétend que vous n'êtes pas Tringolini.

FERDINAND.

Comment?

PROSPÉRO.

Eh! que vous ai-je dit? j'étais bien sûr que c'était pour nous calomnier, que ce vilain homme était venu.

YBAGNÈS.

Est-ce que tu le connais?

PROSPÉRO.

Moi! non, en vérité. Dieu me préserve de connaître de pareilles gens. J'ai beaucoup d'amis dans ces environs, mais je vous prie de croire que ce misérable n'est pas du nombre. Je ne l'ai vu qu'une fois ce matin; mon maître l'a vu aussi. Nous avons remarqué son air faux; son regard en dessous, sa démarche guindée, et sa figure nous a déplu à tous deux.

YBAGNÈS.

Elle m'a fait cet effet-là aussi à moi.

PROSPÉRO.

C'est singulier! Cependant les physionomies sont souvent trompeuses; c'est peut-être un très honnête homme... d'un autre côté... attendez donc... oui... mais je parierais, seigneur Ybagnès, que vous l'avez deviné avant moi.

YBAGNÈS.

Quoi?

PROSPÉRO.

Ne serait-ce pas par hasard un amoureux déguisé? On nous avait bien prévenus...

YBAGNÈS.

En effet, la vieille Hélène m'a dit aussi qu'elle avait remarqué un inconnu qui rôdait souvent autour de ma maison de Madrid.

PROSPÉRO.

Là, c'est assez positif, j'espère?... Un instant, un instant, je tiens le fil de toute cette intrigue. Aucun de nous n'ignore à quels excès peut se porter un castillan égaré par l'amour et la jalousie!. Plus de doute, ce personnage mystérieux, qui se donne les airs d'un fou pour mieux vous tromper, parce qu'il a entendu dire que mon maître avait la tête un peu légère, ce rival, en un mot, car je

puis affirmer maintenant que c'en est un, a été informé de notre voyage, il a voulu nous enlever les moyens de nous faire reconnaître, et a lui-même aposté des spadassins pour.... mais, non, non, cela ne se peut pas, ce serait trop fort.

YBAGNÈS.

Comment! cela ne se peut pas? cela est très probable au contraire. Cet homme a toute la mine d'un franc vaurien! ah! ah! qu'il y vienne maintenant avec son acte authentique, ses lettres, son portrait, et le fourbe sera bien reçu!... le voici... dissimulons!

SCENE XI.

Les Précédens, TRINGOLINI, CALIBAN.

TRINGOLINI.

Allons, allons, Caliban, détache les courroies de cette valise, la vérité y est cachée dans un coin comme au fond d'un puits, elle en sortira resplendissante pour démasquer l'imposture. Hâte-toi, le temps vole, et la bise de l'infortune ne doit plus avoir le moindre prétexte pour souffler sur moi!

YBAGNÈS, *bas à Prospero.*

C'est ça, voilà encore les airs d'extravagance. Oh! il joue bien son rôle.

PROSPÉRO, *bas à Ybagnès.*

Le portrait, l'acte et les lettres sont à droite dans un porte-feuille rouge, c'est moi qui ai arrangé tout cela, il faut....

YBAGNÈS, *bas à Prospero.*

Laissez-moi faire. (*Haut*). Voyons donc cette valise où je dois trouver les preuves de votre innocence.

TRINGOLINI, *il porte sa valise aux pieds d'Ybagnès qui y cherche.*

Tenez, seigneur, voyez et jugez.

FERDINAND, *bas à Prospero.*

Ceci devient trop fort et je ne puis souffrir....

PROSPÉRO, *bas à Ferdinand.*

Oh! point de scrupules, je vous en prie en grâce, ce n'est qu'une plaisanterie et je prends tout sur moi. (*Haut à Ybagnès*), eh! bien!

YBAGNÈS.

Voici le porte-feuille rouge, et il contient exactement ce que tu m'as dit.

PROSPÉRO.

Parbleu! j'étais bien sûr de mon fait.

TRINGOLINI.

Pourriez-vous m'expliquer ce que signifie ce singulier colloque?

YBAGNÈS.

Cela signifie que je sais maintenant à quoi m'en tenir sur votre compte; rougissez de votre infâme conduite, et allez chercher vos dupes ailleurs.

TRINGOLINI.

Qu'entends je! ô mon étoile!

YBAGNÈS, remet le porte-feuille à Ferdinand.

Tenez, mon ami, repréñez votre bien.

PROSPÉRO, bas à Tringolini en prenant la valise.

Croyez-moi, mon cher, quittez le pays; l'air y est mauvais pour vous.

TRINGOLINI.

Qu'est-ce à dire!... ô destin!... pourquoi verser tant d'affronts dans la coupe de l'adversité! il me semble que c'était déjà bien honnête comme ça, sans qu'un valet, un vil mercenaire... ah! mon sang bouillonne dans mes veines, mes nerfs sont dans une horrible contraction!... oh! là!

CALIBAN.

A quoi bon vous plaindre? ne vous sert-on pas dans votre goût? voilà une épisode qui fera époque dans l'histoire de votre vie.

TRINGOLINI.

Veux-tu me faire l'amitié de te taire, toi; le moment est singulièrement opportun pour plaisanter, n'est-ce pas? Occupe-toi, plutôt, d'exécuter immédiatement l'ordre que je vais t'inlimier. Va, selle ma mule légère et vole sur l'aile des vents chez l'alcade de Sainte-Marie; nous verrons si la justice sera son devoir. (*Caliban rentre à l'auberge*).

PROSPÉRO.

Qui sait?

TRINGOLINI.

Il pense nous donner le change; mais, dieu merci, nous ne sommes pas faits d'aujourd'hui: les gens de sa sorte fuient la justice, bien loin de la chercher.

PROSPÉRO.

A qui le dites-vous?

(*Tringolini est assis sur un banc à gauche de l'avant-scène.*)

SCENE XII.

Les Précédens, ZERLINE, EMMA.

YBAGNÈS, à Emma.

Pourquoi venez-vous? nous sommes en affaire et vous savez bien que je n'aime pas la curiosité.

EMMA.

Mon oncle, c'est que nous étions inquiètes....

PROSPÉRO, *bas à Zerline.*

Tout va bien.

YBAGNÈS.

Inquiètes, et de quoi, s'il vous plaît?

ZERLINE.

Ah! ce n'est rien, seigneur; un exprès vient d'apporter cette lettre et j'ai cru que je ne devais pas tarder à vous la rendre.

YBAGNÈS.

Donne.... ah! ciel! l'écriture de mon cher Tringolini!

PROSPÉRO.

Eh! quoi! de notre père?

YBAGNÈS.

Oui, sans-doute.

ZERLINE, *à part.*

Ah! si je l'avais su!

TRINGOLINI

Qu'avez-vous articulé, homme respectable?

YBAGNÈS

Cela ne vous regarde pas.... eh! mais, le billet est daté de Madrid.

TRINGOLINI.

Est-il possible! je reverrai l'auteur de mes jours! ô nature, comme tu t'empares délicieusement de toutes mes facultés!

YBAGNÈS.

Laissez-nous donc tranquilles avec vos facultés..... Écoutez, vous autres. (*Il lit.*) « Mon cher Ybagnès, j'arrive des Grandes-Indes où j'ai quadruplé ma fortune.

PROSPÉRO.

Il a quadruplé.... l'excellent père!

YBAGNÈS, *lisant toujours.*

« Aussitôt que j'aurai réalisé toutes mes valeurs, j'irai t'embrasser ainsi que mon fils. »

TRINGOLINI.

Voyez, seigneur, voyez les pleurs de joie qui coulent de mes yeux.

PROSPÉRO, *à Ybagnès.*

Il n'en démordra pas. (*bas à Ferdinand*). Attendez-vous donc aussi, sans quoi tout est perdu.

FERDINAND.

Vous me voyez hors de moi, seigneur, le plaisir, la surprise, la joie.....

YBAGNÈS.

A la bonne heure, voilà une joie qui n'est pas feinte!. ah! ah! ah! il y a un post-scriptum.

Un postscriptum ?

PROSPÉRO.

Oui, Tringolini m'annonce qu'il suivra sa lettre de très-près.

YBAGNÈS.

Aye! aye! aye!

PROSPÉRO.

Quel est ce bruit?

YBAGNÈS,

ZERLINE.

C'est l'Alcade et dame Héléna qui viennent de ce côté, des alguasils les accompagnent.

PROSPÉRO, à part.

L'Alcade! oh! vite un coup de tête. (*Bas à Ybagnès*). Je crois que nous ne ferions pas mal de le prier de nous débarrasser de la présence de ce fourbe.

YBAGNÈS.

Oui, tu as raison; il faut purger le voisinage de tous les misérables de son espèce.

SCENE XIII.

Les Précédens, L'ALCADE, HÉLÉNA, des Alguasils, le Greffier.

YBAGNÈS.

Arrivez, mon cher Alcade, nous avons besoin de votre ministère.

TRINGOLINI.

Juge intègre, soulevez votre balance, nous avons besoin de votre impartialité.

L'ALCADE.

C'est bon, c'est bon; je ferai de mon mieux.

HÉLÉNA.

Que s'est-il donc passé?

TRINGOLINI.

On me vole.....

PROSPÉRO, passant vivement près de l'Alcade.

On nous a volés.....

TRINGOLINI.

Ma valise.

PROSPÉRO.

Notre valise.

TRINGOLINI.

Ce sont ces gens.

PROSPÉRO.

C'est cet homme.

L'ALCADE.

Oh! oh! voici une affaire qui ne me paraît pas claire; qu'en pensez-vous, seigneur Ybagnès?

YBAGNÈS.

Moi, en vérité, je n'y trouve rien de louche, et vous serez de mon avis quand Prospero vous aura tout expliqué.

PROSPERO, montrant Ferdinand.

Vous voyez devant vous, seigneur Alcade, le véritable Jérônimo Tringolini.

TRINGOLINI.

C'est une imposture atroce; moi seul ai reçu de la nature et de mon père le droit de m'appeler ainsi.

PROSPERO.

Non content de nous avoir fait enlever nos équipages, il a encore l'audace de prendre notre nom.

TRINGOLINI.

Non contents d'avoir pris mon nom, ils voudraient encore me prendre ma femme.

L'ALCADE.

Diable! diable! cela s'embrouille de plus en plus; tâchez de vous expliquer cathégoriquement, s'il vous plaît, et administrez-moi des preuves.

PROSPERO, bas à son maître.

Vîte, monsieur, des preuves.

FERDINAND.

Comment?

PROSPERO.

Des preuves, vous dis-je?

FERDINAND.

Ah! j'y suis: tiens. (*Il lui donne une bourse.*)

PROSPERO, il donne la bourse au greffier et lui parle à l'oreille.

Pardon, seigneur, c'est que je m'occupais de réunir tous mes moyens de convictions. Je puis maintenant vous présenter la cause dans son jour le plus favorable; je viens d'en toucher deux mots à votre greffier, (*Il tire l'Alcade à l'écart; le greffier montre la bourse.*) mon maître et le seigneur Ybagnès supposent, moi, je suppose aussi, nous supposons tous que cet homme est un rival par qui ont été apostés des spadassins pour nous dépouiller.

L'ALCADE.

Eh! bien, mais au fait, du moment que vous supposez tous, je ne vois pas trop ce qui pourrait m'empêcher de supposer aussi que cet homme soit un rival par qui ont été appostés des spadassins pour vous dé.... C'est clair, la supposition est toute naturelle. Nous allons d'abord incarcérer le gaillard et nous verrons ensuite ce qu'il conviendra de faire.

YBAGNÈS.

J'espère, mon ami, que votre justice est à présent suffisamment éclairée.

L'ALCADE.

Mais, à peu-près.

PROSPÉRO, *bas à Ferdinand.*

Comment, à peu-près ?

YBAGNÈS.

C'est que ce misérable a un air d'assurance !

TRINGOLINI.

Qui convient à l'innocence outragée. Je pense que le seigneur Alcade voudra bien souffrir que je m'explique à mon tour.

ZERLINE.

Je demande la parole.

HELENA, *à part.*

Bon ! et elle aussi ! il y a du mic-mac la dessous : nous verrons.

ZERLINE.

J'ai quelque chose à ajouter à la déposition de Prospéro : cet inconnu ; qui a l'audace de se dire Tringolini, est caché dans nos environs depuis plus de huit jours.

TOUT LE MONDE.

Bah !

ZERLINE.

Il est toujours armé jusqu'aux dents, comme vous le voyez, et semble épier particulièrement les démarches des habitans du château. Pourquoi se cacher s'il n'a rien à craindre ? et s'il est réellement Tringolini, pourquoi ces déguisemens, ce mystère ? quant à moi, je n'y vois qu'une preuve de sa culpabilité, et je jurerais, comme Prospéro, que c'est un rival et un ennemi très dangereux.

YBAGNÈS.

Elle a raison.

L'ALCADE.

Oui, vraiment, elle a raison.

TRINGOLINI.

Me condamnez-vous sans m'entendre ?

L'ALCADE.

Je serais bien curieux de savoir ce que vous pourriez dire. Avez-vous des preuves, aussi vous ?

TRINGOLINI.

Des preuves, j'en ai mille.

ALCADE, *à part.*

Il ne me comprend pas. *haut.*) Allons, plus de retard, qu'on s'empare du délinquant, et qu'il soit conduit à la prison du bourg.

TRINGOLINI, *les alguasils veulent l'entraîner.*

Voulez vous bien me lâcher, hommes barbares !

L'ALCADE.

Je vais sur le champ l'interroger.

PROSPERO, à part.

Cela ne fait pas notre compte. (*haut.*) Eh! quoi, seigneur Alcade, ne souperes-vous pas avec les futurs? on a préparé un grand repas pour fêter l'arrivée de mon maître.

L'ALCADE, *bas.*

On va souper? (*haut.*) à demain l'interrogatoire; emmenez le prisonnier.

TRINGOLINI.

C'est une horreur, une infamie, une abomination!

SCENE XIV.

Les Précédens, CALIBAN.

CALIBAN.

La male est prête. . . . que vois-je? mon maître dans les fers.

TRINGOLINI.

Oui! Et l'on ne veut pas écouter ma justification.

CALIBAN.

C'est votre faute aussi; vous voilà bien avancé avec tous vos déguisemens et vos belles ruses! je vous avais toujours dit que cela finirait mal.

PROSPERO.

Voyez-vous, son complice se trahit.

L'ALCADE.

C'est vrai; qu'on l'arrête aussi. . . . et allons souper.

(*Les alguazils, entraînent Caliban et son maître à l'extrémité de l'avenue; les autres personnages se disposent à rentrer; Hélène paraît s'intéresser à Tringolini.*)

TABLEAU GENERAL.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente le jardin d'Ybagnès: à gauche de l'acteur un pavillon en soûlie ayant une fenêtre sur l'avant-scène. Au fond une grande grille à travers laquelle on aperçoit la campagne; à droite de l'acteur, un mur de clôture gagnant de l'avant-scène au mur du fond; au 2^e. plan, du même côté une petite porte verte; çà et là des bancs et des chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

HELENA, YBAGNÈS.

HELENA.

Oui, seigneur, je vous le répète, je suis enchantée que la cérémonie n'ait pas eu lieu ce matin.

YBAGNÈS.

Allez-vous encore me casser la tête avec vos soupçons et vos conjectures? pour Dieu, dame Hélène, laissez-moi en repos. Je sais fort bien ce que je fais, et ce n'est pas à moi que l'on peut en faire accroire.

HELENA.

Oh! très certainement; comme vous le disiez hier, il n'est pas facile de vous tromper; les ruses, les détours ne servent à rien avec vous; aussi, vous paraît-il tout naturel que le prétendu valet du prétendu seigneur Tringolini soit toujours à causer en cachette avec votre fidèle Zerline; qu'on n'entende sans cesse que des: chut! . . . silence! . . . soyons prudents! . . . comment donc, mais tout cela est dans l'ordre, et la singulière conduite des nouveaux venus ne doit pas faire soupçonner leur bonne foi! . . . mort de ma vie! vous me feriez donner au diable! je vous dis, moi, que le beau cavalier dont vous êtes aussi épris que votre nièce, est un intrigant, un homme sans aveu, qui vous a fait tomber dans un piège, où votre entête

ment vous reliendra jusqu'à ce qu'il ne vous soit plus possible d'en sortir.

YBAGNÈS.

Qu'est-ce à dire? ah! ça, selon vous, je ne serais donc qu'un sot?

HELENA.

Je ne dis pas cela, mais.....

YBAGNÈS.

Taisez-vous, vous êtes une mal avisée, et votre verbiage n'a pas le sens commun.

HELENA.

Pas le sens commun! Eh! bien, soyez donc zélée, intéressez-vous à l'honneur de vos maîtres. voilà comme on vous reçoit!.... eh! mais, je vois venir fort à propos le seigneur Alcade, il saura peut-être du nouveau, et nous verrons qui de nous deux.....

YBAGNÈS.

Voulez-vous bien vous taire?

HELENA.

Je me tais; mais j'ourage!...

SCENE II.

Les Précédens, L'ALCADE.

YBAGNÈS.

Eh! bonjour, mon cher Alcade!

L'ALCADE, *regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*

Chut!

YBAGNÈS.

Comment, chut?

L'ALCADE, *à voix basse.*

Chut! de la prudence, ou tout est perdu.

YBAGNÈS.

Ah! bon dieu! vous m'effrayez.

L'ALCADE

Chut! le mariage est-il fait?

YBAGNÈS, *parlant bas comme l'Alcade.*

Pas encore.

L'ALCADE.

En êtes vous bien sûr?

YBAGNÈS, *haut.*

Si j'en suis sûr? Je le crois parbleu bien.

L'ALCADE, *regardant encore çà et là.*

Chut! tant mieux.

HELENA.

Eh! bien, j'étais une mal-avisée?

YBAGNÈS.

Vous allez recommencer.

HELENA.

Mon verbiage n'avait pas le sens commun.

YBAGNÈS.

Si tu dis un mot, je te chasse!

L'ALCADE.

Plus bas donc, seigneur Ybagnès, plus bas.

HELENA.

Heureusement je ne suis pas seule de mon avis.

YBAGNÈS.

Ah! je te ferais coudre la bouche!

L'ALCADE.

Chat! encore une fois. Où est votre neveu prétendu?

YBAGNÈS.

Il visite la ferme avec sa futur et Zerline.

L'ALCADE.

Dieu soit loué!... mais je vous le répète, de la circonspection, de la prudence! approchez, seigneur Tringolini, il n'y a rien à craindre, votre rival est loin.

YBAGNÈS.

Tringolini, à qui donc parlez-vous?

SCENE III.

Les Précédens, TRINGOLINI.

TRINGOLINI, *en costume espagnol, riche; mais ridicule.*

A celui à qui l'intrigue a fermé la porte de vos bonnes grâces, et sur la tête duquel, depuis hier matin, la fortune a promené malicieusement un orage de mystifications et de douteurs.

YBAGNÈS.

Qu'entends-je?

L'ALCADE.

La vérité! voilà le seul Tringolini. L'examen de ses papiers et le témoignage de plusieurs habitans de Sainte-Marie m'en ont fourni les preuves légales et convaincantes.

YBAGNÈS.

Eh! quoi! j'aurais été joué?

TRINGOLINI

Oh! ça, de la manière la plus complète.

HELENA.

Eh! bien, mes soupçons, mes conjectures!...

YBAGNÈS.

Pair! croyez-vous que j'aie attendu vos avis pour me douter de quelque chose?... J'entrevois bien aussi..... mais au fait, l'autre cavalier que peut-il être?

L'ALCADE.

Ah! voilà.

TRINGOLINI.

J'ai fait à cet égard un raisonnement dont les bases logiciennes rentrent, je crois, parfaitement dans la catégorie des choses possibles. Vous m'avez considéré pendant quelque temps comme un de ces êtres, sans Dieu, ni foi, ni loi, qui, se jetant à corps perdu dans le sentier du crime, sacrifient, sans remords, l'amitié, l'honneur, l'amour, la piété et toute la série des plus nobles sentimens sur l'autel de l'avarice, un brigand enfin; et cependant il est bien démontré, quant à présent, que mon caractère est à cent lieues de la férocité, que... je suis...

YBAGNÈS.

Bon!

TRINGOLINI.

Dans toute la force du terme Eh! bien celui qui, pour donner le change à la sentinelle de mon amour, n'a pas craint de me faire passer pour un scélérat, ne pourrait-il pas être lui-même un bandit?

L'ALCADE.

Eh! mais. ...

HÉLÈNA.

J'appuie la conclusion.

YBAGNÈS.

Vous n'avez pas la parole.

L'ALCADE.

Minute! La discussion lucide du préopinant me remet sur la voie. Si j'ai bonne mémoire, le signalement du fameux Juan Torribio, de ce premier chef de voleurs de toutes les Espagnes, porte que c'est un jeune et joli cavalier. On m'a assuré de plus que cet effronté coquin, unissant la galanterie à la scélératesse, attendu qu'il n'y a pas incompatibilité absolue entre ces deux qualités; on m'a assuré, dis-je, que ce même Torribio poussait quelquefois l'audace jusqu'à pénétrer dans Madrid, et se faufiler dans les familles honnêtes, enlever ou épouser même les filles de bonne maison; il est à sa quinzième, et.....

HELENA.

Miséricorde! j'étais bien sûre de l'avoir vu quelque part. Ah! ma pauvre maîtresse, dans quelles griffes étiez-vous tombée!

YBAGNES.

Vous n'avez pas la parole. Êtes-vous bien sûr, seigneur Alcade....

L'ALCADE.

Sûr?... non pas positivement, mais c'est égal; la démarche plus qu'inconsidérée de l'individu, qui a supplanté pendant vingt-quatre heures, ce brave et honnête jeune-homme, en lui enlevant sa valise et son portefeuille, m'autorise suffisamment à diriger contre lui les poursuites les plus sévères, et provisoirement à m'assurer de sa personne

YBAGNES.

C'est juste; et je vous faciliterai les moyens de vous en rendre maître. Il va venir ici dans un instant pour assister à un petit divertissement dont il est l'objet; vous ferez alors entrer vos gens; ils se mêleront aux danseurs; le monstre ne se dontera de rien, il ne sera pas armé; à un signal convenu, on lui mettra la main sur le collet.

L'ALCADE.

Admirable!..... Je vais tout disposer; mais, motus! il faut que les prévenus soient, comme vous l'avez judicieusement observé, dans une sécurité parfaite.

YBAGNES.

Rapportez-vous en à moi à cet égard. On vient.... éloignez-vous.... Vous, mon ami, entrez dans ce pavillon, et vous verrez, que bien qu'il ait été trompé une fois, votre oncle futur n'est pas un imbécille. (*L'Alcade s'éloigne par le fond; Tringolini se cache.*)

SCENE VI.

Les Précédens, EMMA, ZERLINE, PROSPERO, FERDINAND. *Ils entrent par la porte verte; des paysans paraissent en même temps au fond; ils portent des bouquets, des guirlandes et des devises où sont unis les chiffres de Tringolini et d'Emmu.*

YBAGNES, à part.

Les voilà, les traîtres; prenons ma revanche!

HÉLÈNA.

Je vais donc être vengée!

YBAGNES.

Venez, venez, mon cher neveu; vous ne sauriez vous faire une idée de l'impatience que j'éprouvais de vous voir.

FERDINAND.

Vous êtes mille fois trop bon.

PROSPERO.

Ma foi, seigneur Ybagnès, vous pouvez vous flatter d'avoir

les plus belles propriétés de la péninsule. Ah ! quand je pense que tout cela doit appartenir à mon maître, je suis d'une joie !

HÉLÈNE, *à part.*

Oui, oui, compte là-dessus. (*On entoure Ferdinand.*)

FERDINAND.

Vraiment, je suis confus des honneurs qu'on me rend.

TRINGOLINI *à la fenêtre.*

(*A part.*) Qu'on lui rend ! Ils sont pour moi les honneurs, entends-tu ?

YBAGNES, *avec intention.*

Je sens bien que, dans cette circonstance, tout ce qui retarde l'instant de la conclusion, doit vous importuner ; mais, soyez tranquille, nous touchons au dénouement.

PROSPERO, *bas à Zerline.*

Oh ! oh ! quel air goguenard ! est-ce que votre père des Grandes-Indes est arrivé ?

YBAGNES.

Allons, prenons place.

Ybagnès, Emma et Ferdinand vont s'asseoir sur des bancs adossés au pavillon ; Hélène est sous la fenêtre ; Zerline et Prospéro sont de l'autre côté, un peu en arrière. Les danses commencent. On offre des bouquets à Ferdinand ; pour s'en débarrasser, il les remet à Hélène ; celle-ci les passe par-dessus sa tête à Tringolini, qui les reçoit d'un air triomphant.

SCÈNE V.

Les Précédens, L'ALCADE, son greffier, des Alguasils. Ils entrent par le fond.

L'ALCADE.

Que les chants, que les danses cessent ; qu'on me laisse sans bruit exercer mon ministère.

FERDINAND, *se levant.*

De quoi s'agit-il donc ?

L'ALCADE.

De vous arrêter, maître fourbe, et c'est ce que je fais.

FERDINAND.

Qu'osez-vous dire ?

L'ALCADE.

Oh ! point de bruit, je suis en force, et je ne vous crains pas.

Les Alguasils se saisissent de Ferdinand et de Prospéro.

Tringolini.

PROSPERO, à part.

Pour le coup, nous y sommes.

TRINGOLINI, sortant du pavillon.

Enfin, je puis me montrer.

YBAGNES.

Ah! ça, mon cher Alcade, j'espère que vous allez mener cette affaire-là rondement.

L'ALCADE.

Soyez tranquille; mais que tout le monde se retire. Je vais procéder incontinent. Allez. Vous, greffier, approchez et faites votre devoir.

Tout le monde sort; on ferme la grille du fond.

SCÈNE VI.

L'ALCADE, FERDINAND, PROSPERO, Greffiers,
Alguasils.

L'ALCADE à Ferdinand.

Découvrez-vous, s'il vous plaît, devant la justice; levez la tête, et tournez-vous en face de moi; c'est ça.

PROSPERO, à part.

Je suis curieux de savoir ce que tout cela va devenir.

L'ALCADE.

Silence! (*Bas au greffier.*) Lisez-moi le signalement dudit Juan Torribio.

Le GREFFIER, lisant.

» Taille de 5 pieds 6 pouces. »

L'ALCADE.

Six pouces? Oh! oh! celui-ci en a tout au plus trois; mais c'est égal; comme on ne l'avait jusqu'ici jamais appréhendé au corps, on n'a fait probablement qu'une évaluation approximative, et l'on peut fort bien s'être trompé, ça doit-être ça... Poursuivons.

FERDINAND.

Mais, seigneur.

L'ALCADE.

Silence!

Le GREFFIER, lisant toujours.

» Cheveux et sourcils blonds. »

L'ALCADE.

Blonds? Il est châtain-clair... N'importe, c'est que les notes auront été prises le soir, et comme on dit: la nuit tous les... ça doit être ça; ensuite.

Le GREFFIER.

» Les yeux bleus. »

L'ALCADE.

Bleus ? il les a bruns . . . Erreur provenant de la même cause ; ça doit-être ça . . . après ?

LE GREFFIER.

» Visage ovale , menton rond. »

L'ALCADE.

Ovale , rond ? oh ! quant à ça , ça va à toutes les figures. Plus de doute , c'est lui.

FERDINAND.

Et pour qui donc me prenez-vous , enfin ?

L'ALCADE.

Silence ! c'est à vous de répondre et non pas de m'interroger. Y-a-t-il long-temps que vous êtes dans les environs de Sainte-Marie ?

FERDINAND.

Non , seigneur.

L'ALCADE , *bas au Greffier.*

Cela se rapporte bien.

PROSPERO.

Dans l'état de mon maître on est cosmopolite.

L'ALCADE.

Bel état , ma foi !

PROSPERO.

Oui , vraiment , c'est lui qui nous mène le plus rapidement à la fortune , quand la mort ne nous arrête pas en chemin.

L'ALCADE , *bas au Greffier.*

C'est bien cela. (*A Ferdinand.*) Vous êtes quelque chose dans la troupe , n'est-ce pas ?

FERDINAND.

J'ai l'honneur de commander.

L'ALCADE.

Vous avez l'honneur ? *Au Greffier.* Vous voyez bien que je ne me trompais pas. (*A Ferdinand.*) Votre nom ? votre profession ? vos qualités , nous les connaissons

FERDINAND.

Peut-être pas assez exactement , seigneur Alcade. Ecrivez , Greffier ; Ferdinand de Manfrédonia , officier de cavalerie , neveu et aide de camp du gouverneur de Madrid ,

L'ALCADE , *se levant brusquement.*

Hein ! qu'est-ce que vous dites donc là ?

FERDINAND.

Rien que je ne puisse prouver ; voyez ces papiers.

L'ALCADE , *après avoir lu.*

Ah ! grand dieu ! qu'ai-je fait ? (*aux alguasils.*) Eh ! vite , chapeau bas , vous autres ! . . couvrez-vous donc , monseigneur ; (*aux al-*

guasils.) Eh ! bien , que faites-vous là ? éloignez-vous , malheureux !.. Ah ! monseigneur , me pardonnerez-vous jamais l'étrange bévue qui... que... (*au greffier.*) Jetez la procédure au feu... (*à part.*) Sancta Madona ! s'il en parle à son oncle le gouverneur , je perds ma place. Neveu d'un gouverneur ! et de Madrid encore !

PROSPERO.

Pouviez-vous vous y méprendre ? Vous n'aviez donc pas remarqué dans mon maître cet air de noblesse qui le distingue ?

L'ALCADE.

Si fait , si fait ; j'en ai été frappé tout d'abord , et je ne conçois pas comment... ah ! monseigneur , croyez que je maudis bien sincèrement mon erreur , et que je ferai tout pour... .

FERDINAND.

Vous avez rempli votre devoir , alcade ; et je ne vous en veux nullement.

L'ALCADE , *s'inclinant.*

Quel excès de bonté !

SCENE VII.

Les Précédens , YBAGNÈS , TRINGOLINI , HELENA.

YBAGNÈS , *en entrant.*

Que vois-je ? vous vous inclinez devant ce misérable !

L'ALCADE.

Chut , imprudent !

YBAGNÈS.

Encore des chut ? oh ! vous me feriez donner au diable !

L'ALCADE , *bas à Ybagnès.*

Mesurez vos paroles , vous dis-je , vous allez vous compromettre.

TRINGOLINI.

Votre justice était plus active hier , honorable magistrat ; les portes du cachot le plus sombre devraient s'être déjà refermées sur ce brigand !

L'ALCADE.

Miséricorde ! qu'est-ce que vous dites là ?

HELENA.

Est-il une épithète plus convenable pour désigner un chef de bandits ?

L'ALCADE.

Encore ! (*à part.*) Ils vont courroucer cet estimable officier , et je suis un homme perdu ! (*bas à Ferdinand.*) Ah ! monseigneur , croyez bien que je suis désespéré de ce nouvel affront. Pour vous

le prouver, vous n'avez qu'un mot à dire, et je mets la main sur tous ces gens-là.

TRINGOLINI.

Eh! quoi, l'alcade a des intelligences avec un être que l'échafaud réclame à grands cris!

L'ALCADE.

Oh!

HELENA.

Un infâme séducteur!

L'ALCADE.

Ah!

YBAGNÈS.

Vrai gibier de potence!..

L'ALCADE, *prenant Ybagnès au collet.*

Oh! oh! pour le coup, c'est trop fort. je vous arrête!

FERDINAND, *le retenant.*

Y pensez-vous, alcade, arrêter l'hôte généreux qui m'a donné l'hospitalité?

L'ALCADE.

Vous ne voulez pas? c'est cependant lui qui est cause... allons, vous vous contenterez donc de l'incarcération de ce drôle-là (*saisissant Tringolini.*) je vous arr... .

FERDINAND, *le retenant encore.*

A quoi bon? c'est un fou.

L'ALCADE.

Oui? à la bonne heure. Alors, ce sera cette vieille bavarde qui paiera pour tout le monde (*saisissant Hélène.*) Je vous... .

PROSPERO, *le retenant à son tour.*

C'est inutile; il suffira de leur expliquer le mystère.

L'ALCADE.

Vous croyez que cela peut se passer ainsi? quoi! pas la plus petite ar... . cependant j'aurais bien voulu vous prouver mon zèle, et vous faire voir comment je m'y prends pour... .

FERDINAND.

Oh! nous savons à quoi nous en tenir à cet égard.

L'ALCADE.

C'est vrai, c'est vrai, et c'est ce qui me désole. N'importe, il faut au moins qu'il paient tous trois une amende, à titre de dommages et intérêts.

FERDINAND.

Non, encore une fois, je suis plus coupable qu'eux et je n'ai pas le droit de les punir.

L'ALCADE.

Que d'indulgence! et vous permettez que je trahisse l'incognito?

PROSPERO.

Oui, oui, trahissez, seigneur alcade, le major Manfredonia y consent.

YBAGNÈS.

Le major Manfrédonia ?

L'ALCADE.

Eh! sans doute, malheureux, le neveu et l'aide-de-camp du gouverneur de Madrid. Hein! vous ne vous doutiez pas que vous possédiez chez vous un personnage de cette volée? (*bas à Ybagnès.*) Ah ça, j'espère que vous ne serez pas assez maladroit pour le laisser partir sans avoir pris le temps de réparer les torts que vous avez eus envers lui?

YBAGNÈS, *bas à l'alcade.*

Il faut que je m'entende avec Tringolini sur la conduite que nous aurons à tenir.

L'ALCADE.

C'est juste, c'est juste; (*à Ferdinand*) Mon ami Ybagnès se flatte, seigneur, que ce qui s'est passé ne vous empêchera pas de prolonger votre séjour dans son château.

FERDINAND.

Le seigneur Ybagnès est trop aimable et je l'en remercie.

TRINGOLINI, *bas à Ybagnès.*

Je ne pense pas que votre intention soit de me sacrifier?

YBAGNÈS.

Non, non; je sais à quoi m'engageant ma parole et ma signature, rassurez-vous.

L'ALCADE.

Monseigneur l'aide-de-camp a peut-être besoin d'être seul? Allez, mes amis, de la discrétion, retirez-vous, je ne tarderai pas à vous rejoindre; j'ai encore deux mots à dire en particulier à Son Excellence.

Ybagnès, Hélène et Tringolini sortent après avoir salué; Prospero les reconduit en leur rendant leur salut d'un air de protection.

SCENE VIII.

FERDINAND, PROSPERO, L'ALCADE.

L'ALCADE.

Eh! bien, aimable seigneur, êtes-vous content de moi?

FERDINAND.

Enchanté, alcade; vous avez obtenu ce que je desirais le plus vivement, la permission de prolonger ici mon séjour.

L'ALCADE.

Je suis charmé d'avoir si bien deviné vos vœux!.. on assure, monseigneur, que S. Ex. le gouverneur de Madrid, votre oncle, est très-bien avec le premier ministre.

FERDINAND.

On dit vrai.

L'ALCADE.

Alors, si par hasard vous croyez me devoir quelque reconnaissance, il y a dans ce moment-ci une place vacante...

PROSPERO, *le faisant tourner de son côté.*

Dites-moi, mon cher alcade, maintenant que vous connaissez le rang et la qualité de mon maître, vous conviendrez sans doute qu'il est, pour la nièce du bonhomme Ybagnès, un parti beaucoup plus sortable que Tringolini.

L'ALCADE.

Si j'en conviendrais, je le crois pardieu bien!.. et pour en revenir à cette place qui est vacante...

FERDINAND.

Quelle place ?

L'ALCADE.

Hein!... c'est la place du premier alcade de la capitale que je sollicite, et S. Ex. peut juger par le petit échantillon que je lui ai donné de mon savoir faire, que je suis fort en état de la remplir.

PROSPERO ; *il aperçoit Zerline qui, de la fenêtre du pavillon, lui fait signe de renvoyer l'alcade.*

C'est convenu, alcade, mais allez au plus vite donner vos conseils au seigneur Ybagnès.

L'ALCADE.

Je puis donc compter sur la bienveillance du neveu de monseigneur le gouverneur ?

PROSPERO, *faisant signe à son maître.*

Oui, oui, et cent fois oui ; mais faites ce dont on vous a prié.

L'ALCADE.

Adieu, mon cher protecteur.

FERDINAND.

Adieu, alcade, je m'emploierai pour vous.

L'ALCADE.

C'est comme si j'avais la place ?

PROSPERO, *poussant l'alcade vers le fond.*

Absolument. Serviteur. (*à part.*) J'ai cru que nous ne pourrions pas nous en défaire.

L'ALCADE, *reparaît et salue encore.*

Nous allons attendre Son Excellence ?

PROSPERO.

C'est entendu... au diable!.. approche, Zerline.

SCENE IX.

FERDINAND, PROSPERO, ZERLINE, HELENA.

Hélène paraît à la fenêtre du pavillon aussitôt que Zerline est sortie.

PROSPERO.

Eh ! bien , quoi de nouveau ?

ZERLINE.

Tout est perdu ! Je viens d'entendre le seigneur Ybagnès dire que pour assurer le bonheur de cet imbécille de Fringolini, et ne pas manquer à un engagement aussi sacré que celui qu'il a contracté avec son père, il fallait que le mariage se fit cette nuit même, pendant que vous seriez ensevelis dans un profond sommeil. Cette affaire arrangée, on vous réglera d'un congé en bonne forme. C'est à vous de juger maintenant s'il convient que les choses se terminent ainsi.

HELENA, *à part.*

J'ai bien fait de suivre cette peste ; c'est encore un complot.

FERDINAND.

Quel parti prendre.

ZERLINE.

Il n'en est qu'un, il est désespéré ; mais ma foi, aux grands maux les grands remèdes. Il faut enlever ma maîtresse.

HELENA.

Un enlèvement ! Sancta Madona !... Allons donner l'alerte au château. (*Elle disparaît.*)

SCENE X.

Les Précédens, excepté HELENA (*le jour baisse*).

FERDINAND.

Crois-tu qu'Emma consente ?..

ZERLINE.

Oui, mais à des conditions que je vais vous dire : d'abord il faut que vous vous engagiez par serment à la conduire de suite au couvent de Sainte-Marie, dont sa tante est abbesse ; en second lieu, pour éviter les propos et les caquetages, la nourrice et moi serons seules en voiture avec elle, vous monterez à cheval.

PROSPERO.

Que de précautions !

ZERLINE.

Elles sont indispensables ; sans cela , que penserait-on de nous ?

PROSPERO.

Tu as raison. Ah ! ça , il s'agit de trouver promptement les moyens d'assurer notre fuite . . . selon moi , voilà ce qu'il convient de faire. Ta maîtresse , la nourrice , et toi , vous tâcherez de vous rendre ici le plus tôt possible. Cette petite porte donne sur un enclos qui n'est séparé d'un chemin de traverse que par une haie vive ; mon maître vous attendra là-bas , sur la hauteur , avec sa chaise , vous les rejoindrez , et fouette , cocher ! Mais il faudrait , avant tout , avoir la clef de la petite porte.

ZERLINE.

La voici.

PROSPERO.

Bravo ! Quant à moi , je m'occuperai d'éloigner de cet endroit les forces de l'ennemi , et je suis sûr d'en venir à bout. Vous , seigneur , il faut vous charger des moyens de transport , et vous rendre à l'instant à l'auberge où est restée votre voiture. Je vous en éviterais bien la peine , mais les momens sont précieux , et je ne puis m'éloigner du champ de bataille.

FERDINAND.

Il faut donc que je m'en rapporte à toi ?

PROSPERO.

Devez-vous douter de mon zèle ?

FERDINAND.

Non . . .

PROSPERO.

Eh bien ! décidez-vous donc . . . Tenez , passez par cette porte.
(*Zerline ouvre la porte.*)

FERDINAND.

Je vais vous attendre.

PROSPERO.

C'est convenu. (*il referme la porte*) Toi , rejoins mademoiselle Emma , et ne perds pas un instant.

Zerline rentre par le pavillon.

SCENE XI.

PROSPERO , seul.

Ah ! je me reconnais . . . Au moins , voilà une affaire qui prend tournure ! Rendons-nous maintenant près du vieux tuteur , et arrangeons-nous si bien , qu'il ne puisse approcher d'ici . . . Eh ! Dieu me pardonne ! . . . c'est lui qui se dirige de ce côté avec le gro-

tesque futur... nous voilà bien!... Allons, allons, ne perdons pas courage, voyons les venir, et changeons de batteries.

SCENE XII.

PROSPERO, YBAGNES, TRINGOLINI.

YBAGNÈS.

Eh bien! l'ami, qu'est devenu le seigneur Ferdinand de Manfredonia? Nous l'attendions au château. (*bas à Tringolini*) Cette fois, Hélène pourrait bien ne pas s'être trompée.

TRINGOLINI, *sur le même temps.*

Cela me paraît avoir tous les caractères de la probabilité.

YBAGNÈS, *à Prospero.*

Vous ne répondez pas.

PROSPERO.

Pardon, monseigneur, vous me voyez dans un état de trouble, de confusion... L'Alcade est-il encore chez vous?

YBAGNÈS.

Non, pourquoi?

PROSPERO.

C'est un aveu que je voulais lui faire... au moment où vous avez paru, je balançais encore entre le devoir et l'honneur.

YBAGNÈS, ..

Comment?

PROSPERO.

Oui, le devoir m'ordonnait d'obéir à mon maître, et l'honneur me prescrivait de le trahir, car enfin comment aurais-je pu me prêter à un dessein qui ne tend à rien moins qu'à vous condamner à d'éternels regrets.

YBAGNÈS.

Ah! ah!

PROSPERO.

J'ai long-temps hésité, je l'avoue; j'ai même été sur le point de céder à mon attachement pour le major, mais j'ai songé à votre douleur, à votre colère; je me suis rappelé les bontés que vous avez eues pour nous, et j'ai résolu de tout vous avouer.

YBAGNÈS, *bas à Tringolini.*

Est-ce qu'il redeviendrait honnête homme?

PROSPERO.

Croiriez-vous que pour prix de la noble confiance que vous lui avez témoignée, votre hôte a formé le coupable projet de vous enlever votre nièce

YBAGNÈS.

Bah ! Voyons s'il fera quelque nouvelle révélation.

PROSPERO.

Mais , ce qui vous surprendra davantage , ce qui m'a moi-même le plus étonné , et tranchons le mot , le plus indigné , c'est que mademoiselle Emma a tout concerté avec nous ! Elle sera ici dans . . . une heure. (*à part*) Bon ! les voilà ! (*Zerline , Emma , et la nourrice paraissent dans le fond.*)

YBAGNÈS.

Qu'est-ce donc que tu regardes là ?

PROSPERO.

Rien , rien . . . C'est que je crains toujours qu'on ne vienne nous écouter . . . mon maître est si loin de se douter du tour que je lui joue . . . Tenez , allons de ce côté , nous serons plus à l'abri d'une surprise. (*il les conduit dans l'angle , en avant du pavillon ; de manière à leur cacher ce qui se passe au fond du théâtre.*)

YBAGNÈS.

As-tu encore quelque chose à nous apprendre ?

PROSPERO.

Oui , sans doute . . . Zerline s'est procuré une clef de la grande grille . . . la chaise de mon maître s'attendra dehors . . . ils partiront de suite pour le couvent de . . . (*à part*) Il faut les dérouter . . .

YBAGNÈS.

Hein ?

PROSPERO.

Le couvent de . . . Sainte-Marguerite , et . . . (*Zerline fait du bruit en ouvrant la petite porte .*)

YBAGNÈS.

Qui va là ?

PROSPERO.

Grand Dieu ! c'est dans le pavillon , sans doute. Ah ! seigneur , regardez , regardez , je vous en prie ; car si on nous a écoutés , je suis un homme perdu !

Ybagnès et Tringolini montent sur le banc , et regardent par la fenêtre , dans l'intérieur du pavillon. Pendant ce temps , Zerline , Emma , et la nourrice sortent en refermant la porte.

PROSPERO , *à part.*

Vivat ! elles sont sauvées.

YBAGNÈS.

Il n'y a personne.

TRINGOLINI.

Je n'entends le souffle d'aucune ame vivante.

PROSPERO.

Ah ! tant mieux , car j'en avais une peur ? . . .

YBAGNES.

Rassure-toi ; si ton maître te chasse , je te promets de te prendre chez moi.

TRINGOLINI.

Il y a du bon , au fait , et le service qu'il vient de nous rendre par ses importans aveux mérite une récompense. Mais , au résumé , cher oncle , que résolvez-vous ?

YBAGNES.

Un instant . . . je cherche . . . oui , je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Prospéro , va trouver Zerline et ma fille . . . dis-leur qu'il faut qu'elles avancent l'instant de leur départ . . . Le ravisseur ne viendra toujours qu'à l'heure convenue . . .

PROSPÉRO.

Je vous devine : vous voulez peut-être que le seigneur Tringolini enlève sa future ? Le tour serait excellent ! Mallepeste ! c'est affaire à vous ! je me croyais naguère un fameux en intrigues , mais je ne me froterais pas à un homme de votre poids.

YBAGNES.

Et tu ferais bien . . . Il est aimable , ce garçon.

TRINGOLINI.

A-t-il deviné juste ?

YBAGNES.

Oui , vraiment. Allons , mon ami , vas ; tu donneras ordre , de ma part , qu'on attèle à l'instant une chaise de poste . . . Ah ! tiens , il est juste de payer ton zèle. (*il lui donne une bourse.*)

TRINGOLINI.

Je veux aussi solder ton dévouement. (*il lui donne une autre bourse.*)

PROSPÉRO, à part.

Autant de pris sur l'ennemi.

YBAGNES.

Ah ! ça , tu ne nous tromperas plus ?

TRINGOLINI.

Point de nouvelles fourberies ?

PROSPÉRO.

Eh ! quoi ! vous payez ma fidélité au poids de l'or , et vous craignez que je vous trahisse ! vous me croyez donc bien de la ressemblance avec le commun des hommes ? Non , non , vous pouvez compter sur moi. Adieu. (*à part.*) Ah ! vite , rejoignons nos gens , et vogue la galère.

SCÈNE XIII.

YBAGNÈS, TRINGOLINI.

TRINGOLINI.

Il me vient, je crois, une idée lumineuse. Mon cher oncle, il conviendrait, ce me semble, d'après ce que nous a dit Prospéro, de ne pas mener mon adorable future au couvent de Sainte-Marguerite, puisque c'est là que mon odieux rival devait la conduire.

YBAGNES.

C'est juste, il faut bien leur faire prendre le change, et, pour cela, vous irez à Sainte-Marie; c'est beaucoup plus près, d'abord, et précisément ma belle-sœur en est l'abbesse. Je vous donnerai une lettre pour elle. Voilà qui est bien entendu. Revenons par ici pour qu'on ne soupçonne rien.

Au moment où Ybagnès et Tringolini entrent dans le pavillon, Hélène paraît dans le fond.

il fait tout-à-fait nuit.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNA, seule.

Mon maître m'a défendu de m'occuper en aucune façon de la nouvelle intrigue que je lui ai découverte, et je suis bien sûre, cependant, que sans moi, il fera quelque sottise... Allons, c'est décidé, je reste ici pour juger moi-même des coups... j'entends du bruit... ah! bon Dieu! c'est une voiture... et personne pour arrêter les ravisseurs!... on approche... C'en est fait de l'innocence!

SCÈNE XV.

HELENA, TRINGOLINI. *il sort du pavillon, et est enveloppé d'un grand manteau.*

TRINGOLINI, à part.

A la lueur incertaine des étoiles, je crois voir le voile blanc d'une personne du sexe se dessiner dans l'ombre.

HELENA, à part.

C'est sans doute le perfide séducteur.

TRINGOLINI, à part.

C'est probablement la volage fiancée?...

HELENA, à part.

Je frissonne malgré moi !

TRINGOLINI, à part.

Je frémis !... et le seigneur Ybagnès qui ne vient pas avec sa lettre !.. Assurons-nous si c'est bien là elle... (*Haut, en contrefaisant sa voix*) Charmante Emma !

HELENA, à part.

Il me prend pour Emma, ah ! s'il pouvait m'enlever à sa place, le tour serait piquant ! (*haut, et contrefaisant sa voix*) Je vous attendais, mon cher Ferdinand.

TRINGOLINI, à part.

Son cher Ferdinand ! l'infidèle !... mais calmons l'impétuosité de nies sens.

HELENA, à part.

Qu'est-ce qui l'empêche donc de m'enlever ?

TRINGOLINI, à part.

Ah ! enfin, voici le cher oncle !... (*à Ybagnès.*) Chut ! elle est là.

SCENE XVI.

Les Mêmes, YBAGNES, sur les marches du pavillon.

YBAGNES, bas à Tringolini.

Bon ! voici la lettre, partez vite.

TRINGOLINI, bas à Ybagnès.

Pour qu'elle ne me reconnaisse pas avant notre arrivée, je ne lui dirai pas un mot pendant la route.

YBAGNES, bas à Tringolini.

Vous ferez bien.

HELENA, à part.

Pour rendre son erreur plus complète, s'il me parle, je ne lui répondrai pas.

TRINGOLINI, à part, en s'approchant.

Dieux !... quel trouble délicieux m'agite !

HELENA, à part.

Il vient, je tremble... mon cœur palpite... Allons, je me dévoue pour ma pauvre maîtresse ! (*Elle met son voile sur ses yeux. Tringolini prend la main d'Hélène et l'emmène.*)

YBAGNES.

Ah ! grâce à moi, voilà ma nièce hors de danger !
(*Tringolini et Hélène vont franchir le seuil de la petite porte ; Ybagnès les regarde s'éloigner. A ce moment on voit paraître sur le plan de montagne, derrière la grille, Zertine, Emma, la nourrice, qui vont rejoindre avec Ferdinand et Prospero ; une chaise de poste qui est un peu plus loin.*)

ACTE III.

Le théâtre représente une gorge de montagnes. Au fond sur une des hauteurs on aperçoit le couvent de Sainte-Marguerite ; à droite de l'acteur au premier plan une hôtellerie ayant pour enseigne Au Grand-Saint-Nicolas. Une fenêtre du premier et un soupirail de cave donnent sur l'avant scène ; un grand balcon et une fenêtre au second donnent sur le théâtre. Ces ouvertures doivent être disposées de manière à ce que les personnages qui s'y montrent soient bien en vue du spectateur. Les alentours de l'architecture du bâtiment principal indiquent que c'est un vieux château à moitié ruiné. Sous l'enseigne est une lanterne allumée.)

SCENE PREMIERE.

FERDINAND, PROSPÉRO, EMMA, ZERLINE, LA NOURRICE.

PROSPERO.

Par ici . . . , par ici . . . c'est bien là l'auberge de Gonzalve , oui , par Dieu . . . Au grand Saint Nicolas . . . prenez à gauche , bien ; à droite maintenant . . . là . . . ah ! c'est que ces diables de petits sentiers sont si escarpés !

ZERLINE.

Grâce à Dieu , nous y voilà !

EMMA.

Est-ce que nous n'allons pas au couvent ?

FERDINAND.

Il serait très-difficile de vous y faire recevoir au milieu de la nuit. D'ailleurs nous n'avons rien à craindre des poursuites de votre oncle , il les dirigera sans doute sur Sainte - Marguerite , d'après ce que lui a dit Prospéro . Nous pouvons donc attendre ici le jour.

PROSPERO.

Oui, oui, sans doute, et c'est ce qu'il y a de plus prudent et de plus convenable. (*frappant à la porte*) Holà! he! quelqu'un! Gonzalvo! maître Gonzalvo.

SCÈNE II.

Les Précédens, GONZALVO.

GONZALVO, ouvrant un judas.

Qui va là!.. que me veut-on?

PROSPERO.

Ce que veulent des voyageurs quand ils frappent à la porte d'une auberge : ouvre.

GONZALVO, ouvrant.

Ah! c'est Prospéro.

PROSPERO.

Oui, mais prends les ordres de mon maître, nous nous recon-
naîtrons tout-à-l'heure.

FERDINAND.

Faites préparer de suite votre plus bel appartement pour ces
dames, et un second pour moi.

GONZALVO.

Il suffit, mon noble seigneur... EH! Antonio, Pédro... Ma-
rietta... haut le pied. (*à Prospéro*) Où sont les équipages de sa
seigneurie?

PROSPERO.

Belle question! Tu sais bien que les voitures ne peuvent passer
dans les maudites routes, mon maître a laissé sa chaise au bourg de
Sainte-Marie.

GONZALVO.

Il a très-bien fait. Il n'y a pas une demi-stade d'ici, et si on a
besoin de quelque chose, on y aura bientôt couru. Mais entrez,
mes belles dames, le tonnerre gronde déjà, la nuit sera ter-
rible.

Une suivante paraît avec une lumière, Zerline et la nourrice la suivent.

SCÈNE III.

FERDINAND, PROSPERO, GONZALVO.

FERDINAND.

Dites-moi, brave homme, vous savez que la bande de Juan
Torribio rôde dans ces environs; cette habitation est isolée, y est-
on en sûreté contre un coup de main?

GONZALEVO.

Sans doute; j'ai, dans ma cave, un petit arsenal; et, indépendamment de mes garçons, je loge chez moi le suisse, le greffier, le sonneur, et le serpent du village. En cas d'alerte, tout le monde-là prendrait les armes, et nous ferions une vigoureuse résistance.

PROSPERO.

C'est bien, mon vieux camarade : allons, viens vider avec moi un flacon de ton meilleur vin... Vous ne rejoignez pas ces dames, seigneur?

FERDINAND.

Je crois voir deux personnes gravir la côte, et se diriger vers ces lieux...

PROSPERO.

A cette heure!... Prudence est mère de sûreté, nous dit-on, défilons-nous donc de tout; rentrons, mettons-nous aux aguets, et si ce sont des gens du château, nous leur défendrons l'approche de notre petite citadelle.

FERDINAND.

Ah! plutôt que de laisser cet imbécille de Tringolini arriver jusqu'à moi, je louerais toute la maison.

ils rentrent tous trois; on voit paraître Tringolini et Hélène.

SCÈNE IV.

TRINGOLINI, HELENA.

TRINGOLINI, quittant la main d'Hélène.

(*A part*) Enfin nous touchons au port fortuné qui doit protéger cette jeune et innocente vierge contre les orages des passions!... à propos d'orage, il s'en prépare un furieux, et il serait urgent d'obtenir un gîte.

HÉLÈNE.

Je suis fâchée maintenant de m'être embarquée avec cet officier de cavalerie; je crains le moment de la reconnaissance.

SCÈNE V.

Les Précédens, FERDINAND et PROSPÉRO sur le balcon.

TRINGOLINI, *à part*.

Combien il m'a fallu de raison et de philosophie pour comprendre les transports qui m'agitaient auprès de cette céleste créature!

Tringolini.

HÉLÈNA , à part.

Est-ce qu'il va me laisser là pendant une heure?

TRINGOLINI , à part.

Heureusement , pour fortifier ma vertu , la nuit me cachait la plus grande partie de ses charmes!

HÉLÈNA , à part.

Ma foi , cela devient trop long , risquons nous. (*Haut*). Ferdinand , vous ne me dites rien?

FERDINAND , sur le balcon.

Heim ?

PROSPÉRO.

Chât ! écoutons.

TRINGOLINI , à part.

Il est temps de la tirer d'erreur. *Il la prend par la main et la conduit près de la lanterne*. (*Haut*). Ma prudence , douce et tendre colombe , vous a tirée des serres du vautour. Je suis Tringolini. (*Il entre ouvre son manteau*).

HÉLÈNA , jetant son voile en arrière.

Qu'ai-je entendu ! grand Dieu ?

TRINGOLINI , la reconnaissant.

Ah ! quelle horreur ! je suis trahi !

PROSPÉRO.

L'excellent quiproquo !

FERDINAND.

Tais-toi donc , ils vont t'entendre.

TRINGOLINI.

O ! comble d'atrocité ! . . . comment ! c'était cette vieille duègne que . . . et moi qui , pendant toute la route , frémissais de si bonne foi auprès d'elle !

PROSPÉRO.

Délicieux !

HÉLÈNA.

Ah ! seigneur , j'immolais ma prudence par zèle pour vous et ma chère maîtresse ; si je me suis fait enlever , c'est par force majeure.

TRINGOLINI.

Malheureuse ! redoute mon courroux et celui du cher oncle. Tu ne t'es mise à la place d'Emma que pour favoriser l'évasion de cette coupable amante.

HÉLÈNA.

Que dites-vous ? au contraire , je vous prenais pour ce mauvais sujet d'officier de cavalerie , et je vous le répète encore , j'aventurais ma vertu pour vous rendre service. Mais , puisque nous avons été trompés tous deux , ne nous arrêtons pas davantage ici , retournons au château.

TRINGOLINI.

Y penses-tu ! ne vois-tu pas ces nuages sulfureux qui portent dans leur sein la foudre et les tempêtes ! déjà l'éclair les sillonne , bientôt ils se déchireront avec fracas , et vomiront sur nous des torrens d'eau , de grêle et de feu !

HELENA.

Frappez donc à cette porte.

PROSPERO , *bas.*

Oui , frappe , tu seras bien reçu.

HELENA.

Demain , nous nous remettrons sur les traces des fugitifs.

TRINGOLINI.

A la bonne heure ! (*il frappe.*)

SCENE VI

Les Précédens, GONZALVO.

GONZALVO , *ouvrant son judas.*

Que voulez-vous ?

HELENA.

Ouvrez , mon ami , et préparez-nous de suite deux chambres.

GONZALVO.

Impossible , signora , impossible ; tous mes appartemens sont pris de la cave au grenier.

TRINGOLINI.

Eh ! quoi ! Bélitre , tu nous refuses l'hospitalité ?

HELENA.

Vous serez bien payé.

GONZALVO.

Tout l'argent du monde ne me donnerait pas la possibilité de vous loger ; bonsoir. (*il referme le judas.*)

HELENA.

Juste ciel ! la tempête va éclater , et nous sommes sans abri ! En vérité , cet homme a bien peu d'égards pour le beau sexe !

PROSPERO.

La pauvre duègne !

FERDINAND.

Je vais rassurer Emma. (*il rentre.*)

TRINGOLINI.

Que deviendrons-nous ? je ne vois pas le plus petit coin pour reposer notre misérable tête pendant cette affreuse tourmente de la nature.

HÉLÈNE.

Nous n'avons plus qu'à recommander notre âme à dieu!
 mais n'apercevez-vous pas la lueur d'une torche? . . . des hommes
 viennent vers nous . . . eh! dieu me pardonne, c'est mon maître . . .
 Caliban l'accompagne.

PROSPÉRO.

Diable! . . . ceci devient plus sérieux; eh! vite, encore un mot
 à l'aubergiste et à notre monde. (*Il rentre et reparait presque aussitôt.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens, YBAGNÈS, CALIBAN.

TRINGOLINI, allant au devant d'Ybagnès.

Ah! seigneur, que je suis aise de vous revoir! votre présence
 allège d'une bonne moitié le poids de mes infortunes. Vous ne
 savez pas

YBAGNÈS.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; Caliban, mieux informé que
 nous, m'a mis au fait de la méprise, comme on nous a trompés sur
 tous les points, il est probable qu'ayant indiqué le couvent de Sainte-
 Marguerite, on s'est au contraire dirigé sur celui de Sainte-Marie;
 il est donc très-probable que les trahisons retombent en notre pou-
 voir.

TRINGOLINI.

J'en accepte l'augure! mais ne conviendrait-il pas pour cela de
 faire prévenir l'Alcade?

YBAGNÈS.

J'y ai songé; il a promis de venir nous rejoindre. Caliban, redés-
 cends au bourg et prie-le de se dépêcher; vas, mon garçon, je sau-
 rai en temps et lieu reconnaître ton zèle (*Caliban s'éloigne*). Ah! ça,
 maintenant, assurons-nous un azile pour cette nuit. (*Il frappe à la
 porte*).

HÉLÈNE.

Vous avez beau frapper, on ne vous recevra pas.

YBAGNÈS.

Je voudrais bien voir cela, par exemple.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, GONZALVO.

GONZALVO, à son judas.

Si n'est pour loger je n'ai plus de place; cherchez ailleurs. (*Il
 referme le guichet.*)

PROSPERO.

Bon ! voilà le cher oncle qui va coucher aussi à la belle étoile.

SCÈNE IX.

Les Précédens, *excepté* GONZALVO.

YBAGNÈS.

C'est singulier, pas de place dans cette auberge, où il loge à peine vingt personnes par an.

HÉLÈNA.

Quoique mes idées soient toujours mal accueillies, je vais vous faire part de celle que j'ai en ce moment : vous pensez que c'est vers le couvent de Sainte-Marie que se sont dirigés les fugitifs ; ils ont dû, par conséquent, passer ici ; or, on nous refuse l'entrée de cette maison, donc.....

TRINGOLINI.

J'y suis, j'y suis ; la vieille a mis le doigt dessus : l'infidèle Emma est dans cette hôtellerie ; et mon cœur ne l'a pas deviné, la sympathie s'est tue ; c'est inconcevable !

YBAGNÈS.

Pas de phrases, mon cher, et agissons ; nos conjectures sont justes ; éloignons-nous donc sans bruit ; allons au-devant de l'alcade, revenons au force, cernons l'auberge, et nous les tenons.

PROSPERO.

Pas encore. (*Il disparaît.*)

YBAGNÈS.

Ne perdons point de temps, partons.

SCÈNE X.

PROSPERO, *seul.*

Il ouvre la porte, s'avance avec précaution, et regarde les autres s'éloigner.

Ils sont déjà loin, bravo !... Ah ! ça, il n'y a point à hésiter, il faut vider la place, et plutôt que plus tard. (*Il appelle.*) Saigneur ! Zerline ! mademoiselle Emma ! venez, venez ! Ils sont partis, ne craignez rien !

SCENE XI.

FERDINAND , PROSPERO , EMMA , ZERLINE , La
Nourrice , GONZALVO.

ZERLINE.

Nous l'avons échappé belle !

PROSPERO.

Ne chantons pas encore victoire, nous ne sommes pas hors de danger; on est allé chercher l'alcade, et si nous restons dans la maison, nous serons bloqués et forcés de nous rendre à discrétion.

ZERLINE.

Eh! vite; plions bagage alors.

EMMA.

Que devenir?

FERDINAND.

Tout est perdu!

PROSPERO.

Non, si vous voulez me donner carte blanche.

FERDINAND.

Ah! mon dieu, fais tout ce que tu voudras.

PROSPERO.

Ecoutez-donc: Conduisez de suite ces dames à la chaumière de la sœur de la nourrice; c'est près d'ici, et elles y seront décentement et en sûreté; cela fait rejoignez-moi aussitôt. En vous attendant je vais m'entendre avec les gens de l'auberge, et ceux qui y logent, s'ils veulent me seconder, je vous répond que le seigneur Ybagnès, l'Alcade et leur suite auront bientôt déserté le village.

FERDINAND.

Quel est ton dessein?

PROSPERO.

Il serait trop long de vous l'expliquer.

ZERLINE.

D'ailleurs, vous devez savoir qu'on peut s'en rapporter à sa prudence.

PROSPERO.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ces diables d'hommes n'aient des scrupules; à tout hasard, donnez-moi de quoi les faire capituler.

FERDINAND.

Tiens! (*Il lui remet une bourse.*)

PROSPERO.

A merveille! Maintenant, rendez-vous à la chaumière, et soyez sans inquiétude.

FERDINAND.

Tu espères donc?...

PROSPÉRO.

Eh! oui, vous dis-je; avec ce narcotique là, on endort des consciences bien plus robustes, ma foi!... mais partez; il n'y a pas un instant à perdre.

Ferdinand, Emma, Zerline et la Nourrice, sortent par le fond à gauche.

SCENE XII.

PROSPÉRO, GONZALVO.

PROSPÉRO.

Toi, maître Gonzalvo, donne moi la clef de l'endroit où sont tes armes, et celle de la porte du jardin qui donne sur la campagne.

GONZALVO.

Qu'en veux-tu faire?

PROSPÉRO.

Rien de mal, je te le promets. Tu peux recevoir à présent le seigneur Ybagnès; mais ne souffle pas le mot de notre séjour chez toi... ils approchent... viens... s'ils frappent, tu répondras, et tu t'arrangeras pour leur donner le change.

Il rentre; tire Gonzalvo après lui et referme la porte.

SCENE XIII.

L'ALCADE, TRINGOLINI, YBAGNÈS, HELENA, CALIBAN. *Caliban parait le premier, portant une torche.*L'ALCADE, *en descendant la scène.*

Vous dites donc qu'ils sont là et qu'on ne veut pas vous ouvrir. C'est particulier! le neveu de S. E. le gouverneur de Madrid...

TRINGOLINI.

Le neveu du gouverneur de Madrid est un ravisseur, dont nous demandons justice; il est fâcheux que vous n'ayez pas amené vos alguasils pour l'arrêter.

L'ALCADE.

Je vous ai déjà dit que ma troupe était à quelques stades d'ici, je présume, avec la bande de Juan Torribio. Mais c'est égal, j'espère tout arranger par les voies de douceur et de persuasion. Hôlà, Gonzalvo! Gonzalvo.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, GONZALVO.

GONZALVO, ouvrant la porte et baillant.

Ah!... c'est vous, seigneur Alcade, ... ah... qu'y a-t-il pour votre service?

L'ALCADE.

Ce sont des voyageurs qui veulent loger chez vous.

GONZALVO.

Bien volontiers; ils seront à leur aise, car je n'ai cette nuit âme qui vive.

TRINGOLINI, YBAGNÈS, HÉLÉNA.

Ah! ha!

L'ALCADE.

Eh! bien?

YBAGNÈS.

C'est un fourbe! ne m'a-t-il pas à l'instant même refusé?

GONZALVO.

Ma foi, vous m'excuserez, j'étais à moitié endormi, et quand je suis comme ça... d'ailleurs... on ne se soucie pas d'ouvrir la nuit: il a tant de voleurs!

L'ALCADE.

C'est bien, c'est bien, vous voyez, mon cher Ybagnès, que vos soupçons étaient mal fondés.

YBAGNÈS.

Laissez-les donc! c'est qu'ils ont appris notre arrivée, et ont profité de notre absence pour reprendre leur volée...

TRINGOLINI.

En ce cas, partageons nous en deux bandes et poursuivons-les, fût-ce dans les entrailles de la terre et même partout ailleurs!... Justement, voilà le premier complice! eh!... mon dieu! comme il a l'air effaré!...

SCÈNE XV.

Les Précédens, PROSPÉRO, *il accourt de derrière l'hôtellerie, il a un sabre à la main et des pistolets à sa ceinture.*

YBAGNÈS.

Serait-il arrivé quelque malheur à ma nièce?

PROSPÉRO.

Non, seigneur; grâce au ciel et à l'intrépidité de mon maître qui l'a sauvée à travers mille dangers; mais si son péril est passé, le vôtre est imminent:

YBAGNÈS.

Qu'est-ce à dire?

PROSPÉRO.

Les brigands de la forêt se dirigent de ce côté.

BÉLÉNA.

Miséricorde!

PROSPÉRO.

Deux des leurs sont tombés sous nos coups, et ils brûlent de venger leurs morts.

TRINGOLINI.

C'est fait de nous!

L'ALCADE, *en tremblant.*

Eh! bien! qu'avez-vous... donc... tous? Il faut de la présence d'esprit ici... du cou... courage... voyez... si je... je... tremble moi (*à Caliban.*) Vas dire au village que... que l'on sonne le toc... toc... tocsin... que tous... tous les habitans s'arment... que les al... guasils...

PROSPÉRO.

Les scélérats ont su qu'ils étaient en course, et il paraît que c'est particulièrement aux jours de l'Alcade qu'ils en veulent.

L'ALCADE, *à part.*

Je suis mort! (*haut.*) Encore une fois, n'ayez donc... donc... pas peur comme ça... cela fait beau... beaucoup de mal et cela... ne sert à rien.

PROSPÉRO.

Tout n'est pas désespéré, d'ailleurs; mon maître va venir à notre secours.

L'ALCADE.

Quoi! le neveu du Gouverneur daignerait lui-même?... Ah! tant mieux!... faisons toujours nos dispositions: que les femmes

et les vieillards s'enferment dans la maison. Nous en sommes, nous autres. Vous seigneur Tringolini, vous êtes jeune et probablement courageux vous resterez en dehors, aux avant-postes.

PROSPERO, *lui donnant deux pistolets.*

Tenez, voilà des armes. (*à part.*) Qui ne feront de mal à personne.

L'ALCADE.

Allons que la garnison me suive. (*Tout le monde entre.*)

TRINGOLINI.

Je ne veux pas vous quitter.

L'ALCADE.

Vous devez veiller sur les jours de votre oncle. (*Il lui ferme la porte au nez.*)

TRINGOLINI.

Ouvrez-moi donc!

PROSPERO.

Est-ce que vous avez peur?

TRINGOLINI.

Moi? Peur, jamais!

PROSPERO.

Eh! bien, restez-donc alors, vous êtes bien armé, et vous avez le poste d'honneur.

TRINGOLINI.

J'en conviens, mais... (*à part.*) Le diable soit de lui avec son poste d'honneur. J'ai bien affaire d'aller risquer ma vie contre celle d'un brigand! (*on entend un coup de feu.*) Aye, aye, aye! ma foi, sauve qui peut! (*il laisse tomber ses pistolets et sort par la gauche en fuyant.*)

SCENE XVI.

Il commence à faire jour.

PROSPERO, FERDINAND, *qui descend la montagne.* L'ALCADE, *sur le balcon.* YBAGNES, *à la fenêtre du premier.* HELENA, *à celle du second.* CALIBAN, *au soupirail de la cave.*

L'ALCADE.

Que vois-je là bas?... N'est-ce pas un brigand? Eh! non, dieu soit loué! c'est le neveu du Gouverneur! accourez, accourez, nous n'espérons qu'en vous!

FERDINAND.

En moi?...

PROSPERO, *lui faisant des signes.*

Certainement, les misérables auxquels vous venez d'échapper, se sont remis sur nos traces, et dans une minute ils seront ici. (*Il parle bas à Gonzalvo, qui donne un sabre et des pistolets à Ferdinand.*)

YBAGNÈS.

Est-ce que Tringolini nous a abandonnés?

PROSPÉRO.

Oui, seigneur.

L'ALCADE.

C'est un lâche!... ah! pour cette fois, ce sont bien les brigands qui s'approchent, le carnage va commencer.

PROSPÉRO.

Allons, apprêtons nos armes! (*bas à Ferdinand.*) Tirez toujours en l'air, entendez-vous?

FERDINAND.

Es-tu fou?

PROSPÉRO.

Battons-nous comme des enragés, et s'il faut périr, vendons chèrement notre vie! (*bas à Ferdinand.*) Faites bien attention de ne blesser personne. (*Trois garçons de l'auberge viennent se joindre à eux.*)

L'ALCADE.

Point de quartier pour ces scélérats!

PROSPÉRO.

Non, pas de quartier (*bas à Ferdinand.*) Prenez-y garde au moins, ce sont tous des voleurs de ma connaissance.

FERDINAND.

Ah! j'y suis! (*Les faux brigands au nombre de six descendent la montagne.*)

PROSPÉRO, *bas.*

C'est heureux! (*haut.*) Les voilà! feu! (*ils tirent en l'air, et tout le monde disparaît des fenêtres en criant.*)

SCÈNE XVII.

FERDINAND, PROSPÉRO, GONZALVO, garçons, faux brigands.

COMBAT-COMIQUE.

Les brigands se rangent d'un côté, Ferdinand et son monde de l'autre, les deux rangs marchent tranquillement en avant et échangent quel-

ques coups de sabre. Ferdinand quitte la partie et va s'asseoir près de l'auberge, son adversaire ramasse son sabre et frappe ses deux armes l'une contre l'autre; les rangs se séparent de nouveau, se mettent dos à dos, et font chacun de leur côté une décharge de leurs pistolets. Ensuite ils font encore volte face; se donnent amicalement la main, choquent leurs gourdes et boient à la santé les uns des autres. A ce moment on entend dans la coulisse crier au secours! au secours! les faux brigands, Gonzalvo et les geryons prennent alors la fuite tous à la fois, en tirant encore des coups de pistolet.

SCENE XVIII.

TRINGOLINI père, accourant.

Au secours! au secours!... je suis mort!

FERDINAND,

Rassurez-vous, brave homme, vous n'avez rien à craindre ici.

PROSPERO, à part.

Voilà un incident qui n'est pas de ma façon.

TRINGOLINI père.

Comment échapper à ces brigands?

PROSPERO.

Tranquillisez-vous donc, encore une fois, nous venons de les mettre en fuite. Mais quel singulier hasard a guidé vos pas vers ces lieux?

TRINGOLINI père.

Je me rendais chez un de mes anciens amis dont le château est situé à peu de distance du bourg de Sainte-Marie.

PROSPERO, bas à Ferdinand.

Quel rapport! malédiction! Je parierais que c'est ce diable de père des Grandes-Indes. Il ne manquait plus que lui pour nous achever de peindre.

TRINGOLINI père.

Généreux étrangers, sans vous j'allais peut-être périr corps et biens, touchant au port; vous m'avez sauvé la fortune et la vie. Dites-moi, je vous en prie, comment je pourrai m'acquitter envers vous d'un si grand bienfait, et comptez sur l'éternelle reconnaissance de Tringolini.

PROSPERO, bas à Ferdinand.

C'est bien ça!... nous y sommes tout au long!

FERDINAND, bas à Prospero.

Quel parti prendre?

PROSPERO, *bis à Ferdinand.*

Ma foi, l'audace nous a réussi jusqu'à présent, brusquons encore les événemens. (*Haut.*) Il est bien vrai, seigneur, que mon maître a eu le bonheur de vous garantir du plus affreux danger. (*A part.*) Du diable si je sais comment, par exemple. (*Haut.*) Ce service est grand, sans doute; mais le prix qu'il en desire est lui-même si grand, qu'il n'ose vous exprimer ses vœux.

TRINGOLINI père.

Pourquoi donc? si leur accomplissement dépend de moi, il sera satisfait, j'en donne ma parole de loyal castillan.

PROSPERO.

Vous en donnez votre parole, c'est bien entendu. *Vivat!* tout s'arrange. Eh! vite, seigneur, allez chercher mademoiselle Emma; moi, je vais déprisonner nos gens.

TRINGOLINI père.

Qu'est-ce à dire?

PROSPERO.

Dans un instant vous saurez tout.

Ferdinand sort par le fond, et Prospero frappe à coups redoublés à la porte de l'auberge.

SCENE XIX.

Les Précédens, l'ALCADE, YBAGNES, HELENA, CALIBAN, *paraissant successivement à leurs fenêtres.*

L'ALCADE.

Ayez pitié de nous!

YBAGNES.

Ne nous tuez pas!

CALIBAN.

Grâce, Messieurs les brigands!

HELENA.

Ne tirez pas! par la madone, ne tirez pas!

PROSPERO.

Tout est fini, nous sommes vainqueurs!

L'ALCADE.

Nous sommes vainqueurs!... Je vous disais bien de ne rien craindre... Est-ce que je n'étais pas là, moi?... Que l'on conduise les fuyards à l'hôpital; que l'on enterre les prisonniers, et

que l'on poursuiue les morts ! Ma foi , voilà une expédition qui me fera honneur !

TRINGOLINI père.

Est-ce que mon fils est aussi dans cette maison ?

PROSPERO.

Je ne crois pas Ah ! voici tout notre monde.

SCENE XX.

Les Précédens , FERDINAND , EMMA , ZERLINE.

L'ALCADE , *sortant le dernier de la maison*

Où est le neveu du gouverneur de Madrid ? où est ce jeune et valeureux guerrier ? où est-il ? où est-il ? J'espère qu'après les services signalés qu'il vient de nous rendre , le seigneur Ybagnès ne lui refusera plus la main de sa nièce.

TRINGOLINI père.

Comment ?

PROSPERO.

Rappelez-vous la parole que vous avez donnée à mon maître.

TRINGOLINI père.

C'est juste Allons , je ne me dédis pas.

YBAGNES.

Qu'entends-je ? Tringolini !

PROSPERO , *faisant passer Tringolini père.*

Eh ! oui ! . . . allons , encore une reconnaissance ; ce sera la troisième ; ça ne peut pas faire de mal. Embrassez vous ; oui , c'est cela , et vive la joie ! Mais qu'est-ce donc encore ?

SCENE XXI.

Tout le Monde , Un CHEF d'ALGUASILS.

LE CHEF D'ALGUASILS.

Seigneur Alcade , nous amenons devant vous les brigands qui vous ont attaqué tout à l'heure , et que nous avons arrêtés dans leur fuite.

PROSPERO, à part.

En voici bien d'une autre !

TRINGOLINI fils.

Lâchez-moi donc. Je vous dis que je ne suis point un voleur. Je me nomme Tringolini, entendez-vous? (*On le lâche.*)

TRINGOLINI père.

Eh ! quoi ! c'est là mon fils ?

TRINGOLINI fils.

Mon père ! ô nature ! (*Il se jette dans ses bras.*)

PROSPERO.

Encore une ; et de quatre.

L'ALCADE aux faux brigands.

Approchez, vous autres, et répondez-moi.

PROSPERO.

Garre la bombe !

L'ALCADE.

Allons, levez la tête et ôtez ces vilains chapeaux qui m'empêchent de vous voir. . . . allons donc ! (*Il ôte lui-même les chapeaux, les uns après les autres.*) Oh ! ciel ! . . . le Suisse ! . . . le Sonneur ! . . . mon Grefrier ! . . . Ah ! ça, mais, j'étais donc dans un repaire ! . . . qu'est-ce que cela signifie ?

PROSPERO.

Quand il n'y a plus moyen de mentir, il faut dire la vérité. Je dois vous avouer, seigneur Alcade . . .

L'ALCADE.

Quoi ! seriez-vous aussi de la bande ?

PROSPERO.

Non ; mais ils n'en sont pas plus que moi, ce sont même de fort honnêtes-gens, qui ne se sont faits brigands que pour m'obliger.

L'ALCADE.

Comment ?

PROSPERO.

Oui ; nous voulions vous forcer, vous et le seigneur Ybagnès à quitter ces lieux, et pour cela nous avions imaginé que le meilleur moyen était de vous faire peur.

L'ALCADE.

C'est-à-dire que vous espériez m'intimider ? c'est une mauvaise plaisanterie qui a compromis l'honneur de la robe, et que je dois punir très-sévèrement.

PROSPERO.

Je puis vous assurer cependant que le récit de l'aventure divertira beaucoup le gouverneur de Madrid.

L'ALCADE.

Cela divertira S. Exc ? Oh ! alors, c'est bien différent ; je ne punirai personne.

YBAONES.

A la bonne heure ; mais moi ?

PROSPERO.

Eh ! quoi ! voudriez-vous revenir sur ce qui a été décidé ?

TRINGOLINI père.

Non , non , et je maintiens ma promesse. (*Il unit Emma et Ferdinand.*)

TRINGOLINI fils.

Que vois-je ! quoi, mon père, lui-même !

TRINGOLINI père.

Tu te consoleras.

TRINGOLINI fils.

Jamais ! non , je n'aurai plus que des jours nés du sein des tempêtes , et qui ne laisseront tomber sur mon front que des soucis , des regrets , des rides et des cheveux blancs.

PROSPERO.

Vous avez tort, seigneur ; il est encore un plaisir que vous pouvez goûter : soyez fier de l'heureux résultat de votre sacrifice. Il n'y a que manière de prendre les choses, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Voyez, nous sommes tous contents : mon maître obtient votre future ; l'alcade a une belle place à Madrid ; la vieille Hélène n'a plus de fille à garder, et est dispensée des enlèvements par force majeure ; moi, j'épouse Zerline ; que l'on doté richement pour reconnaître mon zèle ; que vous faut-il de plus ? Croyez-moi, avec un peu de philosophie ; vous jouirez de notre bonheur comme de votre ouvrage, et vous répéterez avec nous, que tout est pour le mieux.

FIN.

~~~~~  
 PRIX : 1 FRANC.  
 ~~~~~